

CAHIERS METANOÏA N° 45

45

1986

revue trimestrielle

CAHIERS  
METANOÏA

Rédaction • Administration  
Marsanne, 26740 Sauzet  
Tél. 75.90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901  
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :  
Emile GILLABERT

Imprimé en France 03-86

Imprimerie du Crestois  
26400 CREST

Dépôt légal n° 03-86

# CAHIERS METANOÏA

## SOMMAIRE

ÉDITORIAL <i>LE LANGAGE DU CORPS</i>	p. 3
KRISHNAMURTI EST VIVANT	p. 7
EVANGILE SELON THOMAS <i>LOGION 56</i>	p. 8
RECHERCHES <i>LA GRAINE DE CONSCIENCE</i> <i>HINDOUIISME-BOUDDHISME</i>	p. 15 p. 18
BIBLIOGRAPHIE <i>LE PROCÈS DE JÉSUS</i> <i>A LA LUMIÈRE DE LA GNOSE</i> <i>L'ABIME DE FEU</i> <i>RENCONTRE</i> <i>AVEC UN ÉVEILLÉ CONTESTATAIRE</i>	p. 35 p. 36 p. 38
POÉSIES	p. 41

#### Comment se procurer les Cahiers Métanoïas ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- Cahiers 1975	150,00 F.
- Cahiers 1976	150,00 F.
- Cahiers 1977	150,00 F.
- Cahiers 1978	150,00 F.
- Cahiers 1979	150,00 F.
- Cahiers 1980	150,00 F.
- Cahiers 1981	150,00 F.
- Cahiers 1982	150,00 F.
- Cahiers 1983	150,00 F.
- Cahiers 1984	150,00 F.

#### Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, contre 10 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Francis Berthoud

# ÉDITORIAL

Si l'Esprit est à cause du corps,  
c'est une merveille de merveilles.

log. 29

Celui qui a connu le monde  
a trouvé un cadavre.

log. 56

## LE LANGAGE DU CORPS

*On a accusé le gnostique tantôt de mépriser le corps, tantôt de lui faire la part trop belle. En réalité, aussi longtemps qu'on ne connaît pas le rôle du corps dans le retour à l'Un, on est condamné à errer dans un sens ou dans l'autre.*

*En nous rendant les clefs de la gnose, Jésus rétablit dans l'harmonie l'ordre naturel. Un seul logion de l'Évangile selon Thomas suffirait à le montrer :*

Si la chair a été cause de l'Esprit,  
c'est une merveille ;  
mais si l'Esprit est à cause du corps,  
c'est une merveille de merveilles.  
Mais moi, je m'émerveille de ceci :  
comment cette grande richesse  
a habité cette pauvreté.                      log. 29

*Que l'Esprit engendre la manifestation, cela tient à son essence qui est de rayonner l'amour en créant et en peuplant les univers. C'est la merveille que signale notre logion. Elle se traduit aussi bien dans l'éclosion de la rose que dans le chant de l'oiseau. Cependant, ni la rose ni l'oiseau ne sont conscients des charmes qu'ils dispensent à profusion. Or il en est ainsi de l'Esprit qui se répand sans compter dans l'inconnaissance de ses dons, jusqu'à ce que, dans le ruissellement prodigieux de son amour, il perçoive, ô splendeur !, son reflet dans la créature, reflet tellement gratifiant qu'il laisse échapper le cri de reconnaissance : c'est moi ! Et ce miroir, qui a permis la reconnaissance, c'est le visage humain, cette merveille de merveilles dont fait état le logion. L'image aussitôt s'efface car le deux est intolérable à l'amour. Il n'empêche que cette grande richesse qu'est l'Esprit s'est reconnue dans cette pauvreté qu'est le corps et en se reconnaissant à fait retour à la source. Ainsi le corps est l'occasion de la conscience de la sortie perpétuelle et du retour perpétuel au sein du repos éternel.*

Il manquait à l'Occident chrétien, qui a toujours oscillé entre le matérialisme et l'idéalisme, cette voie du milieu, exigeante et réaliste à la fois.

Pourquoi, diront certains, la rose et l'oiseau ne rempliraient-ils pas l'office de miroir aussi bien que l'être humain ? Parce que le reflet s'accompagne chez l'homme de la conscience : le « retour » laisse subsister la nostalgie de la « visitation » et l'aspiration à la vision unitaire. Par là, la conscience particulière consent à se laisser absorber par la conscience universelle.

Les pseudo-entités psycho-somatiques semblent retarder, voire empêcher, le retour. Chez celles-ci le corps ne peut accomplir son office de révélateur de l'Esprit parce que le mental y fait obstacle. C'est donc le mental, et non le corps, qui est visé dans notre logion :

Celui qui a connu le monde  
a trouvé un cadavre ;  
et celui qui a trouvé un cadavre,  
le monde n'est pas digne de lui. log. 56

Le terme de cadavres est très fort, pourtant il qualifie bien le jeu du mental que les Hindous appellent le jeu de la Maya. Jésus m'invite à n'être pas dupe de ce qui n'est qu'apparence du réel. Cependant, tout en jetant « l'eau du bain », est-ce que je ne cours pas le risque de jeter en même temps le nouveau-né ? En d'autres termes, si le monde devient à mes yeux un cadavre, est-ce que je ne risque pas de sombrer dans une misanthropie nihiliste ou de chercher refuge dans un idéalisme coupé de la vie ? Une certaine forme de recherche dite spirituelle ou de vie religieuse n'évite ni la misanthropie ni l'idéalisme. L'accent mis sur le corps en tant qu'occasion de l'Esprit, lorsque le mental a consenti à lâcher prise, permet d'échapper justement aux pièges du monde. Mais ceux-ci n'ont que l'importance que mon mental veut bien leur donner, car comment ce qui n'est pas pourrait-il faire obstacle à ce qui est ? Or, ce qui n'est pas, ce sont les conditionnements (avoir, savoir, vouloir, pouvoir...) à l'aide desquels s'est structurée la personne.

Le nouveau-né est vide de tous conditionnements, sans défense. Il n'a pas de prévention contre les pulsions sexuelles, contre la chair, contre quoi que ce soit. Il ne connaît pas le monde des grandes personnes. Lorsque Jésus dit que le Royaume est aux enfants et à ceux qui leur ressemblent, il invite chacun de nous à revenir à l'état non-duel d'avant les conditionnements, celui qui permet à Jésus de dire :

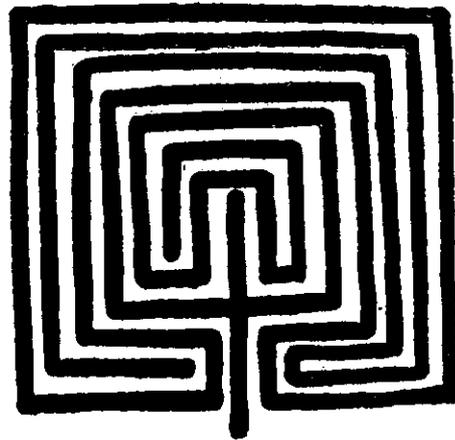
Le Tout est sorti de moi  
et le Tout est parvenu à moi.

Plus rien ne reste à la traîne, aucun objet matériel, aucune créature, fût-elle un criminel de guerre ; le passé et le futur ont l'inconsistance du rêve. Le mental personnel a disparu. La question cruciale de la délivrance des êtres a trouvé sa réponse, celle que donnait le grand Patriarche du Tch'an à son disciple qui lui objectait que sans le mental on ne pouvait délivrer les êtres : « N'avoir aucun mental signifie délivrer tous les êtres. Si quelqu'un voit un être à délivrer, il a un mental et il est certainement sujet à la naissance et à la mort. »

Lorsque meurt le mental, le corps peut enfin servir à ce à quoi il est destiné. Il est actif, sans prétendre être l'auteur de ses activités, c'est pourquoi il ne connaît pas la servitude : «le Royaume est le dedans, et il est le dehors de lui (log. 3)». Nisargadatta, qui a bien stigmatisé les prétentions du mental, déclare : «Si vous pensez réellement être à même de faire ou ne pas faire quelque chose, c'est se que vous n'avez rien compris» (Sois, p. 240). Le jeu du mental étant repéré, - le cadavre étant identifié -, le langage du corps peut être entendu : «Quand le mental se fond dans le Soi, le corps ne pose plus aucun problème. Il reste ce qu'il est, un instrument de connaissance et d'action, l'outil et la manifestation du feu créateur interne. Le dessein ultime du corps est de servir à la découverte du corps cosmique qui est l'univers dans sa totalité» (Je Suis, p. 291).

Révéléateur de l'univers, le corps l'est par le fait même du créateur de l'univers - l'un et l'autre étant indissociables -, car c'est le corps qui permet à l'inconnaissance, le temps de se savourer elle-même, de se muer en connaissance avant de retrouver son état originel ; en d'autres termes, le corps est l'occasion de la manifestation de l'Esprit en permettant le passage du non-manifesté au manifesté et vice-versa.

C'est bien la merveille de merveilles dont parle Jésus, au regard de laquelle les opérations du mental sont comme des bulles d'air.



**KRISHNAMURTI EST VIVANT**  
1895 - 1986

M. Lutyens, à la fin de sa longue biographie sur K. se demandait « qui ou qu'est K. ? » sans oser répondre finalement à cette question. Il lui avait confié lui-même : « l'eau ne saura jamais ce qu'est l'eau ». M. Lutyens prétendait simplement avoir connu en lui « l'être le plus absolument dépourvu d'égotisme ». Eminemment traditionnel, au sens le plus noble du terme, K. enseigne la connaissance de soi qui conduit à être connu : grand mystère.

Mais il parle pour la modernité, sans référence aux Anciens, solitaire : « La Vérité est un Royaume qui n'a pas de chemin... » Autant dire que la disparition de l'écorce physique ne peut guère affecter cette pure Présence libérée de la conscience séparative, délivrée de la représentation d'une fausse identité. K. est vivant et prouve que l'Intelligence triomphe de la pensée. K. est à la source de la Lumière où est notre demeure réelle à tous. Vous pourrez donner à l'Inconnu son visage : mais qui pourrait ternir l'orient de sa parole ?

« ...la mort est extraordinairement semblable à la vie lorsque nous savons vivre. On ne peut vivre sans mourir en même temps. On ne peut vivre sans mourir psychologiquement à chaque minute. Cela n'est pas un paradoxe intellectuel : je dis bien que pour vivre complètement, totalement chaque journée, en tant qu'elle présente une beauté toute neuve, on doit mourir à tout ce qu'était la journée d'hier, sans quoi on vit mécaniquement et l'on ne peut savoir ce qu'est l'amour, ce qu'est la liberté... »

« ...Tant que nous aurons peur de la vie, nous aurons peur de la mort. L'homme que la vie n'effraie pas ne craint pas de se trouver dans une insécurité totale... Ne pas rechercher une sécurité, c'est participer à un incessant mouvement où la vie et la mort sont une seule et même chose. L'amour ne craint pas la mort, car aimer c'est mourir. »

Si vous mourez... à tout ce que vous avez vécu, la mort devient une purification, un processus de rajeunissement...

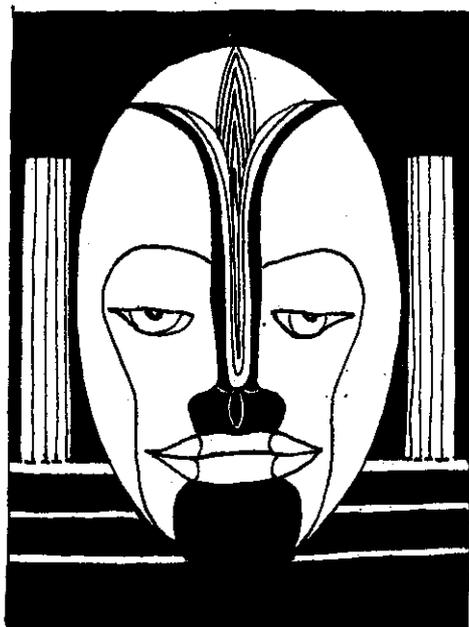
« Mourir, c'est se vider totalement l'esprit... La mort est un renouvellement, une mutation où n'intervient pas la pensée qui est toujours vieille. Lorsque se présente la mort, elle apporte toujours du nouveau. Se libérer du connu, c'est mourir, et alors on vit. »

Je dirai de Krishnamurti, en paraphrasant Nisargadatta qui parlait de Ramana Maharshi : « Ce qu'il était, il l'est toujours : l'Absolu. »

R.O.

56

- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 CELUI QUI A CONNU LE MONDE
- 3 A TROUVÉ UN CADAVRE ;
- 4 ET CELUI QUI A TROUVÉ UN CADAVRE
- 5 LE MONDE N'EST PAS DIGNE DE LUI.



# COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS



LOGION 56

«Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre»...

Certes, le monde est en moi conscience de l'impermanence, ronde des masques, danse des formes illusoire - et pourtant soigneusement étiquetées dès la petite enfance. Mais l'enfant-poète s'est refusé à la lente agonie dans le carcan des définitions incontestables : à travers le jeu-même des expériences et des épreuves de l'âge adulte, à travers le labyrinthe infernal des questions aux réponses obligatoires, son regard, transperçant l'opacité des mots installés, a trouvé le «lieu de la vie», qu'il n'avait jamais vraiment quitté.

«S'attacher à la forme, c'est embrasser un cadavre» nous dit Nisargadatta : une autre façon d'exprimer cela. Si je m'identifie à l'image du monde limitée à l'existence de mon corps, si je crois que *je suis ce corps*, alors je m'attache, sans le savoir, à un cadavre ; et la souffrance règne, et mort s'ensuit.

Connaître le monde, c'est mettre fin à cette ignorance mortifiante, c'est découvrir l'erreur d'identité dont je me faisais moi-même la propre victime, c'est retrouver l'incomparable transparence du regard de l'enfant-poète, reflétant cette conscience unique qui suscite et anime toutes les formes de la manifestation «depuis les vers jusqu'aux étoiles»...

Mireille



Cette fois encore, c'est une question de vie ou de mort. Mais celui à qui s'adressent les paroles du logion 56 a déjà fait son choix. Il a vu sa nature réelle. Dès lors, le cadavre ne lui fait plus peur ; il s'en détourne simplement, comme on laisse de côté un objet hors d'usage.

«Le monde est utile à qui croit être le corps» dit Maharaj à un interlocuteur. A un autre visiteur, il dit encore : «Bien que je vous aie indiqué ce que vous êtes, vous continuez de vous accrocher au corps et d'embrasser la mort» (Graines de Conscience).

Acceptant profondément ces paroles, j'ai pu cependant vérifier que je n'avais personnellement aucun pouvoir pour me désidentifier de ce corps et du monde. L'habitude est si forte, si vieille.

J'ai pris conscience de moi-même, du corps, du monde à cause de ce corps. En dehors du corps, il n'y a rien dont je puisse me souvenir, pas de matière à réfléchir. Et le corps et la conscience d'être se sont développés simultanément à cause de l'amour. On l'appelle amour-attachement. L'amour de la nature, l'amour filial, l'amour des amants et l'amour paternel-maternel passent par le corps, je dirais par chaque cellule. Comment oublier les minutes qui ont suivi la naissance de mes enfants, la jubilation intense de tout mon être quand on a déposé dans mon giron mon bébé nouveau-né !

Il y a d'autres expériences d'amour au sein de la conscience. On croit aimer un être corps-mental. Puis les glaces de la vieillesse et de la mort le dépouillent des attributs pour lesquels on croyait l'aimer, et l'amour n'a plus de support.

N'ayant plus de support, va-t-il s'évanouir et disparaître ? Non, il va se développer sans limites et tout envahir, et simultanément revenir vers sa source de sorte qu'on peut comprendre ces paroles :

« Le Royaume, il est le dedans  
et il est le dehors de vous ».

Marie-France



Je vois deux erreurs à éviter dans l'interprétation de ce logion : une condamnation du monde conduisant à la haine et au mépris de toutes ses formes, et la justification d'un dualisme opposant le pouvoir de l'esprit, de la connaissance, à la pesanteur d'une matière répugnante, nauséabonde. De tels excès ont pu être constatés : ils sont même assez répandus dans l'exotérisme des grandes religions, peut-être même dans certaines formes de gnosticisme influencées par le platonisme issu du Phédon. Nisargadatta nous aide à comprendre une fois de plus : « Il n'y a que la lumière, tout le reste ne fait qu'apparaître. » (JS 410) Ce qui nous renvoie aux log. 77 et 83, clefs de voûte de l'Evangile et de toute la Gnose. Le monde est *ma* représentation mentale, *ma* création, l'apparaissant et donc le disparaissant dans une durée qui elle-même est comprise dans le mental. Le monde n'a aucune véritable solidité : les hyliques pourront toujours se moquer en comparant la solidité de mes os à celle du béton armé... Mais tout cela est dans le mental, dans la conscience qui est mienne et qui elle-même apparaît et disparaît si facilement : ce qui ne peut la créditer d'une réalité si absolue que le souhaiterait l'imagination du commun. Mais direz-vous, cette image du cadavre n'est-elle pas trop forte ? Houang-Po l'utilise à sa manière, également très éclairante : « Dès que vous vous attachez à quoi que ce soit, votre corps n'est qu'un cadavre, un « démon garde-cadavre » comme on dit... » (p. 120, Ed. des Deux Océans). Si vous attribuez au monde une réalité qu'il n'a pas, faute de vous connaître vous-même et de connaître ce qui connaît en vous, vous êtes le jouet de la mort et vous êtes déjà mort... Voyez ce qui arrive au log. 63 ! L'extraordinaire est pourtant de constater que le men-

tal crée aussi les moyens de destruction de ses propres images. Le mental impersonnel faut-il préciser, est créateur et destructeur, en quoi on peut reconnaître en lui non pas un mauvais principe, distinct et apposé de l'immuable Absolu, mais un aspect de l'Unique... Cette image du cadavre désigne une erreur de perspective mais qui vous frappe de stérilité : un vice rédhibitoire du comportement vous livrant pieds et poings liés à Mara !

La Connaissance par contre est Vie et Liberté : tout s'y trouve à sa juste place, ainsi que le corps comme il est dit au log. 29. La conscience est reflet de l'Absolu, ou cadavre... Celui qui connaît (et qui est connu) autrement dit ce qui connaît par moi a une dignité incomparable. Le monde, posé séparément comme objet y compris mon corps, a une valeur nulle dans la perspective dualiste. Et qu'est-il le monde en lui-même ? Le monde des objets perçu par la conscience moderne est le monde des esprits perçu par la conscience «sauvage». Et bien évidemment les modalités de ces deux perceptions sont totalement différentes. La réalité et la Vie sont à chercher à la source, au commencement, où l'image ne cache pas la lumière. Nisargadatta disait : «le monde est un spectacle aussi brillant que vide...» Néanmoins il est vôtre, il est l'activité de la conscience et le lieu où la Vérité s'éprouve dans ce terrible paradoxe : l'Absolu est le relatif, le relatif est l'Absolu... Epruvé dans la non-dualité, le monde est un jeu tantôt douloureux, tantôt délicieux. Dans la perspective dualiste, il est perpétuel pourrissement, ronde d'amères déceptions. Le dualiste couche avec un cadavre. Le gnani joue avec son enfant-dragon.

Raymond



Il n'y a en fait qu'un seul fil qui parcourt l'Evangile selon Thomas, car chacun des 114 logia reflète à sa manière l'unique lumière, telles mes myriades de gouttes de rosée : aucune ne capte la lumière de la même façon.

De même, chaque perle d'un collier donne un reflet différent de tout le reste des perles, ce qui fait la beauté du collier. De même, chaque logion donne un aspect différent du même mystère. Cela est vrai aussi pour les mots, pourvu que l'on comprenne ce qui en est la source. Ainsi Jésus «joue» avec les mots ; il utilise alternativement, pour une même signification, des mots qui souvent diffèrent beaucoup. Voici quelques-uns de ces mots qui veulent dire à peu près la même chose : lion, César, monde, cadavre, mort, chair, pauvreté, corps, croix, le Deux.

Il les propose dans des images évidemment diverses pour ébranler notre mental et, à dessein, nous confondre, afin d'aiguiser notre flair et nous mettre sur la «piste».

Il y a aussi les expressions liées à l'image du logion ; bien que diverses d'un logion à l'autre, elles ont une même signification. Voici un autre exemple : être désert, l'enfant de sept jours, faire le deux Un, chambre nuptiale, les fils du Père, jeûner, être petit, le commencement, pur, Monakhos, les pauvres. Dans certains logia, on pourrait sans inconvénient choisir à son gré l'une ou l'autre de ces expressions. On peut ainsi reconnaître le fond qui est commun aux expressions «être désert», ou «les pauvres», ou encore cette phrase bien connue de Maître Eckhart : «Toutes les créatures sont un pur néant». De la même façon, Nisarga-

datta est tout aussi direct : « Je suis » est un synonyme de rien » (Sois ! p. 43).

Bien que les logia n'aient qu'un seul but, certains parmi eux forment une suite qui se développe pour atteindre une sorte de sommet. Les logia 54, 55, 56 représentent une de ces progressions où l'on devine une préparation, un développement et une réalisation.

Lorsqu'on a compris ce qui est derrière le mot « pauvres » du logion 54, alors le sens du logion 55 - de récuser ses plus proches - devient plus clair et plus acceptable. C'est en fait la compréhension requise pour accepter l'exigence du logion 55.

Il semblerait donc qu'il ne s'agisse pas uniquement de refuser la tutelle de ses parents, car un tel refus resterait empreint de dualité aussi longtemps qu'il y aurait encore un soupçon de volonté dans le refus. Mais c'est plutôt à se dépouiller de tout rattachement psychique - au corps et au sang.

Ce principe ainsi saisi, du moins compris intellectuellement, on acceptera plus aisément le fait que la conscience universelle utilise la matière comme médium pour ses manifestations infiniment diverses. Il en découle automatiquement que nous ne sommes pas ce que le mental - cet instrument organique de la conscience - s'imagine être. Il va sans dire que toute identification du mental - père, mère, frère, sœur, mon enfant, moi-même et le monde - est néant.

« Ce ne sont que des concepts », nous dit Nisargadatta, « l'enfant est présenté à ses parents : ceci est votre père, votre mère ; on donne également à l'enfant l'idée : vous êtes cela. Comme je viens de le dire, ce ne sont que des concepts ». (Sois, p. 152)

Or, Jésus nous enseigne ici que ce sont de telles conceptions qui sont à récuser. Ne nous donne-t-il pas lui-même l'exemple précis en récusant ses propres frères et mère qui attendent dehors : « Ceux qui en ces lieux font le vouloir de mon Père, ce sont eux, mes frères et ma mère » ? (log. 99) Il ne s'agit donc pas d'individus en chair et en os, mais de l'UN dans sa manifestation.

De plus, puisque le moi-et-le-monde sont des projections d'une même imagination, par conséquent, dans le logion 56, celui qui réalise que toute création n'est qu'une image personnifiée par le mental, celui-là « veille » en face du monde. Le mental, instrument de la Conscience, fabrique la « forme ». C'est avec cette tendance à représenter ses impressions que le mental fabrique le concept de lui-même et tout le reste de l'univers.

Celui qui réalise le fond du processus veille sur le jeu magique de Maya. Il le reconnaît comme étant uniquement l'apparence ; il voit que toute forme est vide. Il a mis le jeu cosmique à nu, il a pénétré l'artifice du mental. Bref, il n'est pas dupe. Il est spectateur de son propre jeu - ce monde qu'il a lui-même bâti avec ses artifices, ses séductions et ses souffrances.

Il voit le psychique qui s'agite, mais il s'est désolidarisé de la carcasse, du « cadavre », bref de la personne, qui s'imaginait être quelqu'un.

Toujours captif de son imagination, le cadavre reste le figurant de son « monde-vie » et ne comprend pas l'autre - qui boit à la source.

Gopalamu



Je ne peux connaître le monde que si j'ai découvert qui je suis. Or, j'ai en moi ce qui connaît. Jésus me l'annonce mais la gnose n'est pas seulement croyance, elle n'est pas seulement réflexion, elle est connaissance par participation. Des révélations de l'Évangile comme « Il régnera sur le Tout », « le Royaume est le dedans et il est le dehors de vous », « le monde n'est pas digne de lui » rejoignent la sentence de Nisargadatta : « Vous êtes l'Absolu » ou celle de l'Épître sur l'Unicité absolue : « Autre que Lui n'est pas ». Autant d'incitations à réaliser qui je suis. Mais mon mental personnel ne veut accepter l'Absolu que si d'une manière ou d'une autre il peut survivre et cohabiter avec lui, comme si l'Absolu que je suis en réalité et qui embrasse tout pouvait supporter ce que je ne suis pas, c'est-à-dire cette pseudo-personne qui constituait une identité d'emprunt.

Le cadavre identifié et son monde repéré, il se trouve qu'aucune différence ne peut subsister entre ce qui est et ce qui prétendait être : « Autre que Lui n'est pas », donc je ne suis pas autre que Lui.

Cependant, comment m'est venue cette prise de conscience ? Pas par mon mental, car ce qui est perçu comme illusoire ne peut percevoir. Ce que j'attendais était déjà là, voilé par mes conditionnements. Quand la personne s'effaçait, la Réalité était là. En d'autres termes, quand le corps-mental n'intervenait pas, tout était donné. Donné à qui, puisque le mental m'égarait ? L'association corps-mental exerçait donc une activité usurpatrice. Il suffisait que le mental se taise pour que la Présence soit à demeure. Chez qui ? A demeure dans ce corps désentravé devenu occasion de l'Esprit, occasion de ma réalité ultime. La Richesse logée dans cette pauvreté (log. 29). Le cadavre n'était donc pas celui que désignait le mental pour tenter de se tirer d'affaire. Décidément le jeu de Maya est déroutant au possible. Peut-être manquerait-il de piquant s'il l'était moins. Et qui pourrait s'insurger contre le Joueur car en fin de compte il n'y a pas de victime ?

Emile



# RECHERCHES

Raymond Oillet présente ci-après un choix de textes tirés du livre de BALSEKAR : «*Pointers from Nisargadatta Maharaj*» suivi d'extraits de «*Sois*» dans la traduction de P. Vervisch, éd. Les Deux Océans.

## LA GRAINE DE CONSCIENCE (R. Balsekar)

La graine de conscience n'est reliée à rien d'autre qu'à la nourriture et le corps est la «nourriture» de la conscience ; aussitôt que le corps meurt, la conscience disparaît. Et encore, la conscience est la graine de l'univers entier ! Chaque individu singulier, quand il rêve, a la même expérience d'un monde créé dans la conscience. Quand une personne n'est pas tout à fait réveillée et que la conscience émerge à peine, elle rêve ; et dans son rêve, dans ce point minuscule de conscience, se trouve créé un monde entier de rêve semblable au monde «réel» extérieur - tout cela dans une fraction de seconde - et dans ce monde sont perçus le soleil, la terre avec des collines et des rivières, des bâtiments, des gens (comprenant le rêveur lui-même) se comportant exactement comme les gens dans un monde «réel». Tant que dure le rêve, le monde du rêve est évidemment très réel et les expériences des gens appartenant au rêve, y compris le rêveur lui-même, semblent être vraies, tangibles et authentiques - peut-être plus même que celles du monde «réel» ! Mais, dès que le rêveur se réveille, le monde de rêve dans sa totalité, avec toutes ses réalités qui avaient pris corps, s'écroule dans la conscience à l'intérieur de laquelle il avait été créé. Dans l'état de veille, le monde apparaît à cause de la graine d'ignorance (Maya, Conscience, Etrete, Prakriti, Ishwara, etc...) et vous met dans un état de rêve éveillé ! Sommeil et veille sont tous deux des états conceptuels d'un rêve vivant.

*Vous rêvez que vous êtes éveillé : vous rêvez que vous êtes endormi - et vous ne réalisez pas que vous rêvez parce que vous êtes encore dans le rêve. A vrai dire, quand vous réalisez que tout n'est qu'un rêve, vous êtes du même coup «éveillé» ! Seul le Gnani connaît la véritable veille et le véritable sommeil.*

(...) L'état originel, la Parabrahman, est inconditionné, sans attributs, ni forme, ni identité. En fait, cet état n'est rien d'autre que plénitude (non pas un vide creux mais un état plénier) si bien qu'il est impossible de lui donner un nom adéquat. Pour le besoin de la communication cependant, beaucoup de mots ont été utilisés aux fins de désigner cet état. Dans cet état originel, précédant tout concept, la conscience - la pensée «Je Suis» - surgit spontanément. Comment ? Pourquoi ? Sans raison apparente, comme une vague se déployant à la surface de l'océan. (...) C'est dans la conscience que le monde a émergé. En vérité, c'est la toute première pensée «Je Suis» qui a créé le sens de la dualité dans l'état originel d'unicité. (...) Il est nécessaire de ne pas oublier l'unité essentielle de l'absolu et du relatif, du non-manifesté et du manifesté. La manifestation vient à exister uniquement par le concept de base «Je Suis». Le substrat est le noumène qui est potentialité totale.

Avec l'avènement du « Je Suis », il se reflète dans l'univers phénoménal qui ne fait qu'apparaître à l'extérieur du noumène. Afin de se voir lui-même, le noumène s'objective en phénomène ; et pour que se produise cette objectivation, l'espace et le temps sont les concepts nécessaires (par lesquels les phénomènes se développent en volume et durée). Le phénomène par conséquent n'est pas quelque chose de différent du noumène : il est le noumène, une fois qu'il s'est objectivé lui-même. Il est nécessaire de comprendre - et de ne jamais oublier - cette identité essentielle. Une fois que le concept « Je Suis » apparaît, l'unité fondamentale se trouve théoriquement divisée, en sujet et objet, dans la dualité.

Quand la conscience impersonnelle se manifeste et s'identifie à chaque forme physique, le Je-abstrait apparaît et ce Je-abstrait, oubliant qu'il ne constitue aucune entité indépendante, transforme sa subjectivité d'origine en objet, avec des intentions, un vouloir, des désirs, et par conséquent, il s'expose à la souffrance. Cette identité erronée est précisément l'entrave dont nous cherchons à nous libérer.

Qu'est-ce que la « libération » ? La « libération », l'« illumination » ou l'« éveil » n'est rien d'autre que la compréhension profonde, l'aperception que la graine de l'entière manifestation est la conscience impersonnelle, que ce qui est recherché est l'aspect non-manifesté de la manifestation, et que, par conséquent, le chercheur lui-même est le cherché.

(...) En conclusion, disait Maharaj, comprenez à fond que, en tant que « Je », vous êtes le noumène. L'état habituel de la phénoménalité (dont la graine est la conscience) est un état temporaire, comme une maladie ou l'éclipse d'un état originel immuable de nouménalité. Tout ce que vous avez à faire est de traverser cette part de vie qui vous est allouée, au bout de laquelle prend fin l'éclipse de la phénoménalité et s'instaure à nouveau la nouménalité dans sa pure unicité, totalement inconsciente d'elle-même. (Pp. 64 à 68)

NOTA : Je rapprocherai ce passage de Balsekar d'autres extraits de SOIS où s'exprime ce que j'ai appelé le dernier Nisargadatta. A ceux qui méditent aujourd'hui les grands textes du Ch'an, et U.G., l'Enseignement fondamental paraîtra plus éblouissant que jamais. En ce qui concerne l'état de non-connaissance de soi de l'Absolu, il faudra néanmoins le distinguer de l'état de conscience du libéré-vivant qui, sans être une expérience au sens ordinaire du terme, n'est pas non plus une inconscience totale puisqu'il y a support corporel, « médium ». Nisargadatta parle d'« une nouvelle dimension d'expérience » mais je crains que nous ne nous enfoncions là dans la scholastique. « Ce qu'on ne peut pas dire, il faut le taire ».

Extraits de SOIS :

Le Je suprême, non manifesté, ne possède aucun savoir, il ne se connaît pas, il est totale étrete. Cette étrete est reflétée par la conscience, cette conscience a surgi du non-manifesté, sans cause, en créant le temps, l'espace et la matière ; elle ne peut exister en l'absence du corps. Elle est LA conscience, il n'y en a qu'une. Tout ce qui existe est je, tout ce qui existe est moi, mais le je percevant cela s'est limité en s'identifiant à son support et perdu cette compréhension. Pourtant, ce manifesté est identique au non-manifesté, à cette présence absolue. Il n'y a pas de différence entre le Je non manifesté et le monde : c'est pour cela que vous n'avez besoin d'aucun changement ni d'aucun appui. Vous êtes Cela. Il faut que votre mental soit complètement au repos, alors il

se dissoudra et il ne subsistera que la réalité. (P. 230)

Il n'y a pas à rechercher le maintenant ou quoi que ce soit mais à être éveillé, attentif à sa propre conscience, c'est tout. La conscience doit être consciente de sa faculté de prendre conscience. Rien à faire, aucun acte particulier à accomplir. Parler d'abandon est simplement une manière d'exprimer cela... Comprenez bien que cette conscience n'est pas représentée par le corps, qu'elle est seulement lumière...

La lumière révélant l'existence, voilà votre véritable nature... (P.233).



## HINDOUISME - BOUDDHISME (suite)

### LA VOIE NEGATIVE

L'Absolu, nous l'avons vu, est au-delà de tous les concepts que nous pouvons former sur lui. Toute théorie de l'Absolu ne peut donc être que fausse. Nous ne pouvons nommer l'Absolu qu'en disant ce qu'il n'est pas. Ce qu'il nous faut muer, ce sont les voiles, les fausses conceptions mentales que nous lui surimposons et qui nous le dissimulent : «Neti, Neti !». L'Atman devient clairement connu par la réflexion : «Je ne suis pas cela, je ne suis pas cela» (Upadesha Sâhasrî, II, 2, 1) (32). L'Atman est le témoin du processus même de la négation. De toute éternité, le Réel est présent en nous : il ne peut donc être saisi en dehors de nous-même. Détruisant notre ignorance, la Délivrance ne fait pas de nous quelque chose d'autre : elle ne nous «néantise» que pour nous révéler notre être vrai.

### LES UPANISHADS ONT-ELLES NIÉ L'ATMAN ?

«Neti, neti... il n'est pas ainsi, il n'est pas ainsi».

L'on pourrait également soutenir que les Upanishads ont nié l'âtman. Seule la négation du corps mental, de l'âtman empirique, du petit moi permet l'affirmation de la véritable Réalité : l'Atman-Brahman. Kamaleswar Bhattacharya remarque très justement que les termes mêmes d'anâtmya, de nirâtman et de nirâtmaka se trouvent déjà employés dans les Upanishads pour désigner l'Atman-Brahman (Taittiriya Up, II, 7 ; Maitri Up, II, 4 ; VI, 20, 21, 28).

Le Vedânta classique, d'autre part, utilise le terme anâtman exactement dans le même sens que le bouddhisme, à savoir pour désigner le phénomène psychô-physique (4). L'âtman qui est nié dans le Vedânta est le moi dominateur et possessif, et celui qui est affirmé est l'Atman-Absolu.

Lorsque le délivré accède au «Je suis Brahman», ce n'est plus lui qui parle, puisque l'illusion de l'ego s'est dissipée, mais Brahman qui parle en lui, c'est Brahman qui se dit à lui-même «Je Suis». ce n'est pas l'ego qui est Brahman, car l'ego n'existe pas, c'est Brahman qui s'affirme en tant que «je» divin et transcendant. «Unifié dans l'Un», le délivré n'a plus conscience d'une quelconque existence empirique : «Celui qui sait avec certitude qu'il est Brahman ne renaît pas. Là où il n'y a pas d'illusion, il n'y a pas de naissance. Car lorsqu'il n'y a pas de cause, il ne peut y avoir d'effet». (Upadesha Sâhasrî, II, X, 10, 11). (32) Depuis toujours, Je suis Brahman, mais je ne le sais que lorsque j'ai détruit ce «je» qui, à force de s'identifier aux phénomènes extérieurs, se prend pour autre qu'il n'est. L'individu croit qu'il est ce «corps-mental», cet âtman empirique, cet ego soumis à la loi du devenir : il s'attache donc à une illusion. Telle est l'ignorance fondamentale, origine de la douleur, qui ne sera dissipée que par la Révélation du véritable Soi : «l'Atman-Brahman».

## C'EST L'EGO QUE NIE LE BOUDDHA

En va-t-il autrement dans le Bouddhisme ? «Lorsqu'il a insisté sur ce que les êtres humains sont, par nature, «non-âtman», le Bouddha parlait évidemment du moi personnel, et non du Soi universel. Les controversistes brahmanes, qui paraissent dans certaines d'entre les Ecritures pâli, ne font même pas mention de la doctrine vedânta de l'identité de l'Atman et de la Divinité, et de la non-identité du moi et de l'Atman.

Ce qu'ils soutiennent, et ce que nie Gautama, c'est la nature substantielle et la persistance éternelle de la psyché individuelle. «De même qu'un homme inintelligent cherche la demeure de la musique dans le corps du luth, de même il cherche une âme dans les skandhas (les agrégats matériels et psychiques dont est constitué l'ensemble corps-âme individuel)» (30). L'enseignement du Bouddha ressort clairement de cette dernière analogie. Ce n'est pas parce que le luth n'est pas la musique, ni la musique le luth que le Bouddha nie la musique. Ce n'est pas parce que le corps n'est pas l'Atman, ni l'Atman le corps que le Bouddha nie l'Atman. Lorsqu'il est dit dans le Milindapanhâ : «il n'y a pas de char... un mot vide, voilà le char», cela veut dire que le mot char n'est qu'un nom conventionnel donné à un ensemble d'éléments divers et distincts les uns des autres, de même que le mot corps n'est qu'un nom donné à un composé d'éléments éphémères. Cela ne signifie pas la négation de l'Atman, puisque l'Atman n'est pas le corps : cela signifie seulement que le corps n'a aucune réalité propre. Nier le char ne revient pas à nier le «maître du char», qu'on appelle l'Atman dans l'Hindouisme (Maitri Upanishad II, 4, 7 ; III, 2, 3), le Bouddha ou le Dhamma dans le Bouddhisme (Suttanipâta 83 ; Samyutta-Nikâya I ; Vinaya-Pitaka I : cf. K. Bhattacharyâ p. 60, 61 (4)).

Le Bouddha, de la même façon que les Upanishads, procède par élimination. Ce que nous appelons notre loi, notre conscience n'est qu'un simple processus mental, instable et en proie à l'agitation, et qui, au même titre que le corps est soumis au déterminisme causal : «Le sage doit veiller à maîtriser ses pensées, car elles sont subtiles, insaisissables, toujours en quête de jouissances... errant et seul, inconsistant, enfoui profondément dans le cœur, tel est le mental» (Dhammapada, III, 36, 37) (17). Comme une pensée en chasse une autre, notre mental est constamment en cours de destruction et de renouvellement. Comment ce processus changeant, évolutif, évanescent et irréel, pourrait-il se confondre avec ce que je suis : «Ce qui est transitoire est sujet à la souffrance, et de ce qui est transitoire et sujet à la souffrance et au changement perpétuel, l'on ne peut dire justement : «Ceci m'appartient, je suis ceci, ceci est mon ego.» (Samyutta Nikâya, XXI, 2) (33).

Si ce corps-mental n'est ni moi, ni à moi, comment sa fin pourrait-elle être ma fin ?

«Moines, si quelqu'un venait dans ce bosquet de Jeta où nous sommes et prenait, pour les brûler, les herbes, le bois, les branches, les feuilles, diriez-vous qu'il vous prend et qu'il vous brûle ? - Non, Seigneur, car tout cela n'est pas nous-mêmes, tout cela n'est pas à nous-mêmes. - De même, moines, rejetez ce qui n'est pas à vous-mêmes...» (Majjhima Nikâya, I) (4).

Sur ce passage, La Vallée Poussin écrit dans «Dogme et Philosophie» «A la lumière de ce texte, qui vraiment prête un peu à la controverse, on peut comprendre plusieurs sermons, et notamment le sermon de Bénarès, non comme la négation de l'âtman ainsi que font les bouddhistes, mais comme l'affirmation d'un âtman distinct des skandhas». «Il

paraît évident que le célèbre sermon : «la sensation n'est pas l'attâ, le «Soi», car on aurait la sensation qu'on veut... le corps n'est pas l'attâ, car le corps serait comme on veut qu'il soit», oppose à la sensation (et aux autres données psycho-physiques) un attâ-absolu... ; et ne nie pas l'existence d'un attâ-Absolu». (cf. K. Bahattacharya, p. 67, n. 3) <sup>(4)</sup>.

## NEGATION DE L'EGO ET TRANSMIGRATION

Le corps n'a pas d'existence propre et il n'y a pas non plus d'essence transmigrant d'un corps à l'autre. Hindouisme et Bouddhisme seraient d'accord pour affirmer que, s'il y a bien transmigration, - du moins d'un point de vue humain -, il n'y a par contre pas d'individu qui transmigre : il y a seulement en cette vie un individu qui recueille le fruit des actes passés, «ce corps n'est pas mien, mais le fruit des actes passés». L'individu qui renaît n'est «ni le même, ni un autre. Seul ce qui naît subit la loi du samsâra, ce qui est non-né n'est nullement affecté par elle.

On pourrait reprendre l'image des vagues et de l'océan pour tenter d'expliquer ce qu'il faut entendre par transmigration. Chaque vague que le vent fait «naître» à la surface de l'océan s'élève, «vit» un court instant, puis retombe et «meurt». Aussitôt, une autre vague surgit, s'élève et retombe. Est-ce la même, est-ce une autre ? Ni la même, ni une autre car si elle est composée des mêmes éléments, elle est différente de la première vague. Chaque vague naît de l'océan, puis retourne à l'océan dont elle n'a jamais été séparée, sinon de façon momentanée et illusoire. Mais du point de vue de l'océan, il ne s'est jamais rien passé, rien n'a jamais changé, il n'a jamais été diminué en rien. On ne pourrait pourtant soutenir que l'océan existe indépendamment des vagues, ni que les vagues existent indépendamment de l'océan. Il s'agit de la même réalité vue sous deux modes différents : le mode de l'unité et le mode de la multiplicité. Le flux incessant de la vie qui fait apparaître les vagues «individuelles», les «egos empiriques» est le samsâra. L'océan dans sa totalité est l'Atman-Brahman, le Nirvâna dans lequel s'éteint chaque vague individuelle qui retrouve ainsi sa véritable nature, Nature de Bouddha, Tathâgatagarbha. Ce qui pour la vague individuelle, l'ego, est mort, est en réalité retour à l'Unité indifférenciée, «unification dans l'Un». Corrigeons cependant cette grossière comparaison en disant que du point de vue de l'Absolu, de la totale Vacuité, aucune partie (si partie il y a) n'est jamais différente du Tout, et que chaque partie est le Tout.

### «JE SUIS»

Nier toute réalité à l'ego ne veut donc pas dire nier la véritable Réalité de l'ego, nier l'Absolu. Nous avons vu que, pour l'Hindouisme, ce n'est pas l'individualité, en tant que telle, qui est l'Etre Absolu, ce n'est pas l'ego qui dit : «Je suis Cela», «Je suis Brahman». Il en va de même, du moins à un certain niveau de l'expérience intérieure, dans le Bouddhisme. Il arrive un stade où le mystique reconnaît son identité avec Bouddha et dit : «Je suis Bouddha», de la même façon que l'Hindou dit : «Je suis Brahman». «Il prendra conscience qu'il est «Celui qui a réalisé la Réalité des choses» (Tathâgata), qu'il n'y a aucune différence entre le Bouddha et lui. «Je suis assis, je suis Bouddha» (Dogen)... «Tu es Bouddha», «Tu es Cela», «Tu es Vairocana-Tathâgata». <sup>(34)</sup>

Mais les hommes dans leur grande majorité, ignorent leur véritable nature. La vague veut être autre qu'elle n'est. Or, «Ce n'est pas la personne qui est libérée, c'est de la personne que nous sommes libérés» (23). Nous sommes à ce point floués par notre moi que nous voulons lui assurer une «survie» individuelle après la mort : ce sont les phantasmes de l'ego qui nous font croire à la réalité du monde phénoménal, qui nous font créer des mondes célestes, des paradis artificiels et imaginaires. Il n'y a pas plus d'ego individuel que d'ego cosmique. La Réalité, l'Absolu ne peut être que sans ego.

#### «NA M'ESO ATTA»

C'est pourquoi le Bouddha, lorsqu'il décrit les facultés physiques ou mentales de ce qui forme l'individualité empirique déclare : «Ceci n'est pas mien, ceci n'est pas moi, ceci n'est pas mon Soi». Ananda K. Coomaraswamy et K. Bhattacharya s'accordent en effet pour dire que l'expression : «na m'eso attâ», employée par le Bouddha, doit s'entendre non par : «Il n'y a pas de Soi», mais par : «Ceci n'est mon Soi».

«Le Bouddha n'a pas dit : «Il n'y a pas d'âtman». Il a dit simplement en parlant des Skandha-Khanda, éphémères et douloureux, qui constituent l'être psycho-physique de l'homme : «Ceci n'est pas mien, je ne suis pas ceci, ceci n'est pas mon âtman». (4)

#### NEGATION PARTICULIERE ET NEGATION UNIVERSELLE

Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'analyse extrêmement serrée et précise de K. Bhattacharya, qui reprend et amplifie celle d'Ananda K. Coomaraswamy. K. Bhattacharya conclut que là où on croit voir une négation de l'Atman, il n'y a en réalité qu'une condamnation soit de l'opinion commune qui identifie l'Atman avec l'être psycho-physique, soit de la théorie de ceux qui affirment la réalité substantielle de l'individu, soit enfin de l'attachement à toute théorie relative à l'Atman-Absolu. On ne trouve nulle part une négation du vrai Atman spirituel des Upanishads :

«Celui qui n'admet pas d'âtman ne saurait rendre compte de ces paroles du Tathâgata : «Bhadanta, je ne suis pas le rūpa (la forme), etc... ; de même, Bhisku, vous n'êtes pas le rūpa, etc... Cette négation est une négation particulière, non une négation universelle. Celui qui n'admet pas d'âtman doit employer une négation universelle : «Je ne suis pas», «Vous n'êtes pas». Une négation particulière implique toujours une affirmation correspondante : lorsque, par exemple, je dis : «Je ne vois pas de l'œil gauche», on comprend que je vois de l'œil droit...» (Naiyâyika Uddyotakara) (4).

Le commentaire du Ratnagotravibhâga rétablit la Vérité : «Prendre ce qui n'est pas l'âtman, - la forme corporelle, etc... -, pour l'âtman est une méprise, et considérer ce qui est non-âtman comme non-âtman est une non-méprise. Mais, par rapport au dharmakâya du Tathâgata, qui est l'âtman, cette non-méprise est elle-même une méprise». (4)

## ATMAN ET ATMAN

L'illusion commune, que dénonce le Bouddha, consiste à confondre l'âtman empirique (l'ego) avec l'Atman (l'Absolu). Nous avons vu que tout ce qui constitue notre être psycho-physique : notre corps, notre mental, notre moi, tout cela est impermanent.

Nisargadatta dit de même : « Ce qui est né doit mourir. Seul le non-né ne meurt pas. Trouvez ce qui jamais ne dort, ni jamais ne s'éveille, et dont la pâle réflexion est notre sensation du « je ». <sup>(36)</sup>

L'homme ordinaire s'attache à saisir un ego qui n'existe pas. Il lui faut d'abord comprendre que l'ego n'est pas l'Atman. Mais il ne s'agit là que d'une étape sur la Voie qui mène à la réalisation de l'Absolu, la Réalité, le Nirvâna, en d'autres termes l'Atman-Brahman. Dans la Mahâparinirvâna-Sûtra, le Grand Nirvâna est en effet défini comme « permanence, béatitude, soi (âtman) et pureté » ; l'âtman de cette définition est conçu comme un « grand soi » (mahâtman), qui transcende à la fois le « soi » des non-bouddhistes et le sans-soi (nairâtmya) des bouddhistes du Petit Véhicule (cf. K. Bhattacharya, p. 77, , n. 1) <sup>(4)</sup>. L'anâtman n'est donc pas une notion stérile purement négative ; l'anâtman signifie « Impersonnalité transcendante » et renvoie à la non-dualité : « Savoir que le moi (âtman) et le non-moi ne constituent pas une dualité, tel est le sens du mot « impersonnel » (anâtman) » (Vimalakîrtinirdesha, III, 26) <sup>(5)</sup>.

## PAROLES DU BOUDDHA

Plusieurs paroles attribuées au Bouddha donnent à penser que loin de nier le Soi, il en était l'expression même.

Un des épisodes les plus connus de la vie du Bouddha est le récit de Mahâvagga. Après avoir prêché la Doctrine à Bénarès, le Bouddha se dirige vers Uruvelâ, non loin de Bodhgaya. Il rencontre en chemin trente jeunes gens, tous princes, venus avec l'intention de déjeuner sur l'herbe avec leurs femmes.

L'un d'entre eux, qui était célibataire, avait amené une courtisane. Or, pendant qu'ils se divertissaient, celle-ci déroba des objets de valeur et s'enfuit.

Les jeunes princes partent à sa recherche dans la forêt, et voyant le Bouddha, lui demandent s'il n'a pas vu cette femme. Après avoir écouté leur histoire, le Bouddha leur dit : « Qu'en pensez-vous jeunes gens : qu'est-ce qui serait mieux pour vous, poursuivre cette femme, ou poursuivre le Soi ? ». Les jeunes princes répondent qu'il vaut mieux chercher le Soi (Vinaya Pitaka, I, 25 ; Mahâvagga, I, 15).

Peu de temps avant sa mort, le Bouddha dit : « Quel bien cela peut-il vous faire, de voir ce corps impur ? Celui qui voit la Loi (dharma) me voit, celui qui me voit, voit la Loi » (Samyutta Nikâya, III, 120) ; « Soyez avec le Soi pour lampe, le Soi pour unique refuge, la loi pour lampe et unique refuge » (Dîgha Nikâya, II, 101) <sup>(14)</sup>. Pour K. Bhattacharya, le Bouddha, en exhortant ses disciples à chercher refuge dans l'Atman et dans le Dhamma, semble bien indiquer que ceux-ci ne font qu'un : « Demeurez, Ananda, en faisant de l'âtman votre lumière, de l'âtman et de l'âtman seul votre refuge ; en faisant du dhamma votre lumière, du dhamma et du dhamma seul votre refuge ». <sup>(4)</sup>

Ananda K. Coomaraswamy cite encore plusieurs autres exemples : « Par quel soi atteint-on le monde de Brahman ? » (Sutta Nipâta) (Brahman signifie bien ici l'Absolu). « La réponse est donnée dans un

autre passage, où la formule habituellement employée pour décrire la réalisation de l'état d'Arhat conclut : « Par le soi qui est identique au Brahman » (Angutara), tout comme elle l'est dans les Upanishads : « C'est en tant que Brahman qu'il retourne au Brahman »<sup>(14)</sup>.

K. Bhattacharya établit la même équivalence entre les termes Bouddha et Brahman. C'est ainsi que l'expression « brahmabhûta » « devenu Brahman » est employée, dans le Canon pâli, non seulement pour les Arahant, mais aussi pour le Bouddha lui-même, ainsi qu'une autre expression synonyme : « dhammabhûta » (« devenu le dhamma ») : « on applique au Tathâgata les désignations suivantes : « Celui qui a pour le corps le Dhamma », ou « Celui qui a pour corps le Brahman » ; « Celui qui est devenu le Dhamma » ; ou « Celui qui est devenu le Brahman » (Agganna-Suttanta)<sup>(14)</sup>.

Plusieurs passages distinguent le Grand Soi du petit soi, ou le Soi splendide du soi impur ; le premier est le juge du second. « Le Soi est le Seigneur du soi et son but » (Dhammapada, XII, 4). « Dans la parole : « Pour celui qui l'a atteint, il n'est rien de plus cher que le Soi » (Samyutta Nikâya, I, 75), on reconnaît la doctrine des Upanishads selon laquelle seul le Soi est véritablement cher » (Brihadâranyaka Up., I, 4, 8 ; II, 4 ; IV, 5)<sup>(14)</sup>.

Ces expressions positives sont bien sûr minoritaires : « Il y a bien, dans le Canon pâli, des expressions positives, relatives à l'Atman : le Bouddha nous exhorte à « chercher refuge dans l'Atman », à « aspirer au Grand Atman ». Mais ces expressions positives - souvent mal interprétées, d'ailleurs - sont presque noyées dans la masse des expressions négatives... « qui tiennent la place des formules positives des Upanishads ». <sup>(14)</sup> Pour K. Bhattacharya, la théorie de la « négation de l'Atman », attribuée à tort au Bouddha, trouve sans doute son origine dans cette prédilection pour l'expression négative.

#### L'INTERPRETATION ORDINAIRE : WALPOLA RAHULA

Il est vrai que se pose ici un délicat problème de traduction. C'est ainsi que Walpola Rahula, fidèle en cela à l'interprétation ordinaire, traduit le vers du Dhammapada non par « le Soi est le seigneur du soi », mais par « chacun est son propre refuge ». Il traduit le vers du Mahâparinirvâna Sûtra par : « Demeurez en faisant de vous-même votre île (votre soutien), faisant de vous-même votre refuge, (ne cherchant) personne d'autre pour votre refuge », au lieu de « prenant le Soi comme lampe » et « prenant le Soi comme refuge ». De même, au sujet de l'épisode de Mahâvagga, il traduit par : « Que pensez-vous, jeunes gens, lequel est le meilleur pour vous, chercher une femme ou vous chercher vous-même? ».

Toute la difficulté repose ici sur le sens qu'il faut donner au mot attâ. Pour Walpola Rahula : « Attâ ici ne veut pas dire Soi dans le sens d'Ame. En Pâli, le mot attâ est généralement usité comme pronom réfléchi ou indéfini, excepté dans des cas peu nombreux où spécifiquement et philosophiquement il se réfère à la théorie de l'Ame... Mais dans l'usage courant, comme dans le chapitre XII du Dhammapada où ce vers apparaît, et dans bien d'autres endroits, il est usité comme pronom réfléchi ou indéfini, se traduisant par « moi-même », « vous-même », « lui-même » ou « soi-même », etc...<sup>(7)</sup>

## LES DIFFERENTS SENS DU MOT ATMAN : L'EXEMPLE DE LA BRIHADARANYAKA UP.

Cette critique ne nous semble nullement pertinente. La même difficulté se retrouve en effet dans toutes les langues, y compris et à commencer par le sanskrit, la langue sacrée de l'Inde : de même que le pâli *attâ*, le mot sanskrit *âtman* s'emploie à la fois comme substantif et comme pronom réfléchi. N'oublions pas que, dans ces langues anciennes, un même terme peut avoir plusieurs sens, très différents les uns des autres. Le mot *âtman* a ainsi, en sanskrit, les sens principaux suivants : « âme, principe spirituel, intelligence, le soi ou le moi ; soi, se (pr. réfléchi au sg) ; essence, corps, forme, âme universelle, *Brahma* »<sup>(11)</sup>. D'autre part, plusieurs termes distincts, voire opposés, peuvent se rapporter à une seule idée ; par exemple, pour le zéro, on peut citer : « *kha*, *shûnya*, *âkâsha*, *vyoma*, *antariksha*, *nabba*, *ananta*, *pûrna* ». « Ce qui frappe à première vue, c'est que les mots *shûnya*, *vide*, et *pûrna*, *plein*, se réfèrent à une même notion ».<sup>(37)</sup> Enfin, l'absence de majuscule permettant de distinguer le soi du Soi, n'a peut-être pas facilité la tâche des traducteurs. L'un des versets les plus célèbres de la *Brihadâranyaka Upanishad* (II, 4, 5) a ainsi fait l'objet, à l'occasion de sa traduction, de la même controverse. Une première traduction, reprise notamment par Jean Herbert, Marcel Sauton et K. Bhattacharya donne : « Ce n'est pas pour l'amour du mari que l'on chérit le mari, mais c'est par amour pour le Soi. Ce n'est pas pour l'amour de l'épouse que l'on chérit l'épouse, mais c'est par amour pour le Soi... ». Cette version est d'ailleurs celle de plusieurs spécialistes hindous.

Emile Sénart traduit par contre : « Ce n'est pas pour l'amour de son mari qu'on chérit un mari ; mais pour l'amour de soi qu'on chérit un mari... », faisant ainsi, selon Jean Herbert, « de ce grand essor vers le Divin une simple apologie du plus grossier égoïsme. »<sup>(12)</sup>

Le jugement de Jean Herbert est trop tranché pour ne pas être injuste. La traduction donnée par Emile Sénart n'est ni fautive, ni isolée puisque celle des *swâmi Jagadîswrânanda* et *Mâdhavananda* s'en rapproche sensiblement<sup>(38)</sup>. La structure grammaticale de la phrase autorise tout à fait les deux interprétations. On peut comprendre que l'amour trouve sa source temporelle dans la satisfaction de l'ego : cet amour est donc éphémère ; seul l'amour pour le Soi est éternel. On peut comprendre également que cet amour trouve sa source intemporelle dans la nature véritable de tout être, le Soi : le Soi attire l'autre qui n'est autre que Lui-même.

## GRAMMAIRE ET GNOSE

Qu'en est-il des paroles attribuées au Bouddha ? Faut-il les interpréter dans le sens le plus courant comme le fait *Walpola Rahula* ? Ainsi : « Chacun est son propre refuge » ou « chacun est sa propre aide, son propre soutien ». Cela n'a rien à voir avec une âme ou un soi métaphysique. Cela signifie simplement qu'on ne doit compter que sur soi-même et non pas sur autrui. De même : « lequel est le meilleur pour vous, chercher une femme ou vous chercher vous-mêmes ? » Ici encore, c'est une question simple et naturelle, et il n'y a aucune raison d'introduire dans l'affaire l'idée lointaine d'Atman ou de Soi métaphysique. »<sup>(7)</sup>

Quand un *Mao-tsé-toung* dit : « Il faut compter sur ses propres forces », le sens ne pose aucun problème, compte-tenu de l'arrière plan phi-

losophique sous-entendu. Il en va différemment du Bouddha qui est un «Eveillé», un être qui s'est identifié avec l'Absolu, et non pas un philosophe matérialiste, au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Lorsque l'on dit du Bouddha qu'il n'est pas un être supérieur, mais un homme ordinaire, ce n'est pas pour autant qu'il faille interpréter ses paroles au niveau le plus banal en faisant abstraction de tout contenu symbolique, métaphysique et gnostique. Shâkyamuni est un être ordinaire en ce sens qu'il a retrouvé sa condition normale, son état d'Eveillé, sa nature de Bouddha. Il n'a rien acquis, il a seulement levé les voiles de l'ignorance. Nous ne sommes pas différents de lui, puisque nous portons tous en nous cette même nature de Bouddha qui, pour l'instant, nous semble voilée par les surimpositions mentales que nous avons plaquées sur elle. C'est en ce sens que nous sommes a-normaux, atteints d'une singulière maladie, celle du mental. Seul celui qui a réalisé sa véritable nature peut dire : «En parfaite joie nous vivons, sains parmi les malades» (Dhammapada, XV). Ce sont les autres, les malades, qui voient en lui un être supérieur, alors qu'il n'est qu'un homme qui a réalisé sa condition d'homme, en devenant ce qu'il est réellement <sup>(4)</sup>. Par delà toutes les contradictions apparentes, il voit la même vérité partout et en tous et il sait que toutes les voies conduisent au même but. De même que celui qui est arrivé au sommet d'une montagne embrasse d'un seul coup tout le paysage, il voit tout du plus haut niveau, celui de l'Absolu, alors que l'homme qui est resté en bas n'a qu'une vision partielle, donc partielle. Une interprétation n'est pas pour lui exclusive d'une autre. Puisqu'il est «unifié en l'Un», lorsqu'il parle, toutes les vérités en lui sont unifiées. C'est en ce sens que le Bouddha peut dire : «J'ai enseigné le Dhamma (la Vérité) sans faire aucune distinction comme l'ésotérique et l'exotérique. En ce qui concerne les Vérités, le Tathâgata n'a rien de semblable au «pöing fermé du maître». <sup>(7)</sup>

Nous avons vu que le Bouddha nie l'ego, l'âtman empirique et illusoire. Il ne nie pas l'Absolu mais l'opinion qui identifie l'Absolu avec cet ego individuel. Dans les paroles du Bouddha examinées plus haut, il y a donc bien accord entre la grammaire et la gnose (au sens de connaissance de soi : connaissance du Tout). Que l'on traduise par «se chercher soi-même» ou «chercher son Soi», cela revient en fait exactement au même.

Dans l'épisode de Mahâvagga, les jeunes princes poursuivent un objet extérieur, une courtisane (qui pourrait symboliser la mâyâ, celle qui nous leurre en nous attirant tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre). Il y a une course, une recherche mais dans une voie sans-issue. On comprendrait mal ce que voudrait dire ce passage, si se chercher soi-même signifiait simplement chercher cet ego dont nous avons vu le caractère imaginaire et illusoire. Se chercher soi-même ne peut avoir le sens purement psychologique d'étude des phénomènes mentaux qui ne sont que des modifications extérieures de nous-mêmes. Ce que veut dire le Bouddha, c'est : «Au lieu de poursuivre cet objet extérieur, il vaudrait mieux chercher en vous-mêmes ce que vous êtes réellement : votre nature de Bouddha, votre véritable Réalité, votre Soi. Au lieu de courir après les objets des sens, recherchez en vous-mêmes le seul véritable trésor : le Nirvâna, le Paramâtman». Le Bouddha répond donc bien à la question qui lui est posée : «Où se trouve cette femme, ce trésor à la poursuite duquel nous courons». C'est leur Soi qu'en réalité, sans le savoir, poursuivent les jeunes princes. Le Bouddha leur ouvre les yeux en leur faisant comprendre que ce qu'ils cherchent se trouve en fait en eux-mêmes. Rappelons-nous, en effet, que le Soi est, «Ce qu'a son insu, toute créature chérit plus particulièrement». <sup>(39)</sup>

## LE VRAI BOUDDHA EST TON SOI

Liés aux choses de ce monde, nous voyons l'Atman dans ce qui n'est pas l'Atman, l'Absolu dans ce qui est instable et éphémère. Le Bouddha nous exhorte donc « à prendre refuge en soi-même, dans le soi », à aspirer à l'état immuable et sans souffrance qu'est le Nirvâna. A la fin de l'existence terrestre du Bouddha, Ananda se désole : à quoi sert de s'affliger, lui signifie celui-ci ? Ce qui est né doit mourir : ce corps, ce « chariot usagé », doit donc périr, mais je ne suis pas ce corps, « ceci n'est pas mien, ceci n'est pas moi ». Ce monde est soumis à l'illusion de l'espace et du temps et nous n'y sommes séparés qu'en apparence. Mais dans l'au-delà de l'espace et du temps, dans le Nirvâna, dans l'Atman, nous ne faisons qu'Un. Que chaque être humain, à l'exemple de Shâkyamuni, réalise ce qu'il est réellement, son Soi intemporel, sa nature de Bouddha. Le vrai Bouddha que tu chéris à ton insu est en réalité ton propre Soi.

## CONNAISSANCE DE SOI : CONNAISSANCE DU TOUT

Nous pouvons, dès à présent, établir avec K. Bhattacharya l'équivalence Brahman- Atman-Dharma-Bouddha-Nirvâna, en précisant bien, pour éviter toute équivoque, que Brahman doit être pris ici dans le sens de l'Absolu et non dans celui de Brahma, le Dieu créateur de la Trinité hindoue, et que l'Atman doit être pris dans le sens de Soi et non pas dans celui d'ego. Nous ne reviendrons pas en détail sur cette identité que K. Bhattacharya développe longuement.

Signalons simplement que l'unité Atman-Brahman est tout à fait classique ; que nous avons déjà vu plus haut l'égalité entre Nirvâna et Atman, entre Brahman et Bouddha ainsi qu'entre Bouddha et Dharma ; et que « Dharma, qui a toujours été un nom divin, est encore dans le Bouddhisme même, synonyme de Brahma »<sup>(42)</sup>. Le Bouddha est « l'Eveillé », celui qui a atteint le Nirvâna ; il est identique à l'Absolu (Brahman) au Soi universel (Paramâtman) : « Dans le domaine de la nature de Soi il y a un Bouddha d'illumination » (Houei-Nêng)<sup>(40)</sup>. C'est donc la même réalité qui est désignée sous des appellations diverses. Cette réalité est comme un diamant caché dans sa gangue et dont nous ne verrions qu'une facette tant que nous restons à l'extérieur. Mais si nous pouvions pénétrer à l'intérieur du diamant, nous engloberions alors toutes les facettes d'un seul regard. Si le Bouddha a nié l'âtman, l'ego, il l'a nié de la même façon qu'il a nié le Bouddha Shâkyamuni, c'est-à-dire qu'il a nié l'aspect extérieur, visible, empirique, transitoire car celui-ci nous voile la réalité intérieure, invisible, immuable et au-delà du temps. Il a nié le moi, le corps-mental, comme il a nié le Bouddha historique, l'homme de chair et d'os, parce que : « Je ne suis pas cela ». En effet, « Ce n'est pas dans son apparence individuelle qu'il faut voir le Bouddha. Le Bouddha est le dharma/dharmatâ, l'Absolu » (Vajracchedikâ Prajnâpâramitâ)<sup>(4)</sup>. On ne peut dire de la Réalité ni qu'elle existe, ni qu'elle n'existe pas : elle est au-delà des notions d'existence et de non-existence, au-delà des conceptions de notre mental, de nos catégories spatio-temporelles.

Ce qui naît et meurt n'a qu'une existence apparente puisque ce monde est illusoire. L'Absolu ne naît ni ne meurt : il n'existe donc pas objectivement, mais cette inexistence est Cela seul qui est Réel. La Réalité ne peut être saisie car elle est au-delà de toute saisie. Je ne peux pas

la saisir car ce « je » qui voudrait la saisir est illusoire. C'est la dualité sujet-objet qui nous voile la Vérité. Lorsque disparaît l'illusion du « je », la Réalité peut resplendir de même que surgit le soleil, une fois les nuages dissipés : mais, en fait, le soleil n'a jamais cessé de briller ; il a seulement, du point de vue de celui qui est sur la terre, momentanément été caché par les nuages. Et cette réalité, c'est notre être véritable, le « Réel du réel » (« l'Atman »), notre nature de Bouddha : « Quand on s'interroge sur l'essence et la survivance du Tathâgata, la question est tout à fait parallèle à celle de l'essence et de la survivance du Moi ; s'il y a un Moi, il n'y a pas l'ombre d'un doute que la sainte, la parfaite personnalité du Tathâgata est le moi qui mérite ce nom dans son sens le plus élevé, qui possède le plus de titres à une vie éternelle » (16).

Inversement si le Bouddha dit que l'Atman (« l'Absolu ») n'existe pas, c'est de la même façon qu'il dit que le Bouddha (« l'Absolu ») n'existe pas : « de même que l'Atman n'existe absolument pas, n'est pas saisi, de même le Bouddha n'existe absolument pas, n'est pas saisi. De même que l'Atman ne peut être exprimé par aucune réalité empirique, de même le Bouddha ne peut être exprimé par aucune réalité empirique. Là où il n'y a absolument aucun nom, c'est cela qu'on nomme « Bouddha ». Il n'est pas facile de connaître le sens de la désignation « Atman » ; de même, il n'est pas facile de connaître le sens de la désignation « Bouddha » (Mahâyâna-Sûtra-Samgraha, I) (4).

#### « NOUS TROUVER, C'EST NOUS OUBLIER »

Se chercher soi-même signifie donc, au moins dans un premier temps, s'oublier, mourir à soi-même, à son ego, découvrir le caractère illusoire de ce moi empirique. Ce n'est que par la mort de l'ego, le dépouillement total, la « pauvreté en esprit » que je peux renaître à ma véritable Nature, à ce que Je suis réellement. Ayant perdu ce moi irréel, je trouve ce Réel que Je suis. Comme le dit Maître Dogen :

« Apprendre le Zen, c'est nous trouver,  
nous trouver, c'est nous oublier,  
nous oublier, c'est trouver la nature de Bouddha,  
notre nature originelle ».

Maître Taisen Deshimaru commente ainsi ces vers : « Retour à l'origine. Nous comprendre nous-mêmes, nous connaître profondément, trouver notre vrai moi. Là se trouve l'essence éternelle de toutes les religions et de toutes les philosophies, la source de la sagesse... » (9). Lorsque parle le Soi, seul le Soi peut l'entendre : « Que celui qui a des oreilles entende », dit le Bouddha dans le Majjhimanikâya (5).

#### LORSQUE PARLE BOUDDHA...

Il nous semble donc clair maintenant que le Bouddha, ayant retrouvé la Voie, l'a enseignée (ou plutôt indiquée, au sens de montrer le chemin) d'une façon radicalement négative, mais non fondamentalement différente de tout enseignement traditionnel. Ceux qui, comme Walpola Rahula, affirment « le caractère unique du Bouddhisme dans l'histoire de la pensée humaine » soutiennent avec force l'argument suivant : « Les religions qui croient en Dieu et en l'Âme ne font aucun secret de ces deux idées, bien au contraire, elles les proclament d'une façon constante et répétée dans les termes les plus éloquents. Si le Bouddha avait

accepté ces deux idées si importantes dans toutes les autres religions, il les aurait certainement déclarées publiquement, comme il a parlé des autres choses, et ne les aurait pas cachées pour qu'elles soient découvertes seulement vingt-cinq siècles après sa mort» (7).

Cet argument, qui peut sembler solide à première vue, est en fait bien faible et aisément réfutable. Il procède tout d'abord d'une confusion tout aussi regrettable que fréquente qui consiste à vouloir à tout prix comparer ce qui n'est pas comparable, i. e. les formes extérieures et les enseignements exotériques. On ne peut comparer deux philosophies que lorsqu'elles se situent à un même niveau de compréhension. On ne peut comparer que la gnose avec la gnose, l'ésotérique avec l'ésotérique, i. e. l'expérience intérieure avec l'expérience intérieure. Si les religions affirment en général l'existence d'un Dieu extérieur, d'un Être personnalisé et créateur, voire pathétique, c'est que la masse des humains ne saurait accéder à un enseignement purement négatif et gnostique. Les hommes ont besoin de croire aveuglément en un dogme imposé de l'extérieur : ils ne sauraient concevoir l'idée même d'une quête intérieure. Mais à leur niveau le plus élevé toutes les grandes mystiques se rejoignent, ce qui ne saurait surprendre, car il n'est pas d'être qui soit essentiellement différent d'un autre.

L'on pourrait très bien soutenir, par exemple, que le Cabbale juive, la gnose chrétienne ou l'Advaita Vedanta ont nié Dieu. C'est ainsi que, pour la Cabbale, la plus haute connaissance est ce que l'on peut connaître, le Mystérieux des Mystérieux, que seules peuvent définir la négation et la négation de la négation : « Le plus souvent un terme négatif le désigne, En Sof, « sans fin », c'est-à-dire Infini mais en quelque manière Non-être, Aïn - non pas absence totale d'être mais potentiel non manifesté - Aïn qui se révélera en Ani (Je) » (46).

Certains des premiers gnostiques chrétiens, comme Basilide, ont cette même conception d'un « Dieu qui n'existe pas ». Pour Basilide, l'Absolu ne peut être conçu que comme supérieur à l'antinomie être/non-être, c'est le substrat de la création qui n'est même pas néant et duquel tout procède.

Pour le pseudo-Denis l'Aéropagite, Dieu « n'est rien de ce qui appartient au non-être ; mais rien non plus de ce qui appartient à l'Être » (48).

Dans la même inspiration, Jacob Boehme écrit : « Quand je réfléchis sur ce que Dieu est, voici ce que je dis : en comparaison de la nature, il est l'Un et, en même temps, le Néant Eternel » (Mysterium Magnum) (31). Angelus Silesius est tout aussi radical, qui va jusqu'à créer le terme de « surnéant » : « Tout vient du mystère. Qui l'aurait cru ? des ténèbres vient la lumière, la vie vient de la mort, la chose du Néant » (IV, 163) (45). En ce qui concerne l'Hindouisme, nous avons déjà vu que ni le Rg-Veda, ni les Upanishads n'ignorent cette « réduction au néant ». Nisargadatta est aussi « négatif » que le Bouddha pouvait l'être : « Surgi du néant, quelque chose est, quelque chose s'est produit. Dans cette étroitesse sont plantés nombre de cosmos, d'univers. C'est le grand jeu et d'où provient-il ? Du rien » (23).

### ...SEUL BOUDDHA PEUT L'ENTENDRE

Inversement, nous voyons réapparaître dans le Bouddhisme le mot Dieu. Aussi usé, aussi inapproprié que soit ce terme, il est souvent difficile d'en trouver un autre pour exprimer l'Absolu. Prenons seulement pour exemple le maître Zen contemporain, Taisen Deshimaru : « Nous

ne sommes pas seuls, notre vie est dirigée par Dieu, Bouddha, par la manifestation de l'énergie... Les gens ont un Dieu personnel. Nous ne sommes pas séparés. Il n'y a pas de dualité entre Dieu, Bouddha et nous». (50)

Bouddha devient l'équivalent de Dieu, ce qui est tout à fait logique puisque le Bouddha et l'Absolu ne font qu'un : « Si vous abandonnez l'ego, vous devenez Dieu ou Bouddha ! Lorsque vous abandonnez tout, à ce moment-là vous êtes Dieu ou Bouddha ». (50) Mais Dieu ou Bouddha ne sont que des mots, des désignations : « Bouddha est la désignation de celui qui est au-delà des mots » (Mahâyâna-Sûtra-Samgraha, I) (4).

### « LA SOURCE EST CLAIRE ET PURE »

Aussi diverses soient-elles, la source de toutes les religions est une : « Si l'on pense qu'il y a des différences, il y en a. Si on pense qu'il n'y en a pas, il n'y en a pas. L'origine est la même, mais on veut toujours faire des catégories » (50). C'est lorsqu'on s'éloigne de la source qu'apparaissent les différences, les catégories : « La source de la Voie spirituelle est claire et pure, seuls les affluents sont boueux... La parole reçue doit être comprise à sa source » (San Do Kaï de Maître Sekito) (9). De façon presque caricaturale, on pourrait dire que si toutes les religions, en leur ésotérique, connaissent Dieu en tant que Néant, pour le Bouddhisme, par contre, c'est le Néant qui est Dieu, en ce sens que toute chose est vide et que le Vide contient tout :

« Le Vide illimité de l'univers est capable de contenir des myriades de choses de texture et de formes variées, telles que le soleil, la lune, les étoiles, les fleuves, les mondes, les sources, les ruisseaux, les buissons, les forêts, les hommes bons comme les hommes mauvais, les dharmas de bonté et de méchanceté, les plans de dieux, les enfers, les vastes océans et tous les pics du Sumeru. L'espace contient tout cela et il en est de même du Vide de notre nature » (40).

### LE SOI DANS LA PHILOSOPHIE BOUDDHISTE

Il est enfin inexact de prétendre que le Soi serait totalement absent de la philosophie bouddhiste. C'est l'Âtman qu'évoque le Bouddha quand il dit ce qu'il n'est pas : anattâ, anâtman (sans ego). Une telle négation n'aurait pas de sens s'il n'y avait pas une Réalité sous-jacente, qu'on l'appelle Bouddha, Nirvâna, Dharma ou Atman-Brahman. Or le Bouddha ne nie pas le Réel mais les fausses conceptions que nous en avons. Plusieurs paroles du Bouddha, nous l'avons vu, font implicitement ou explicitement référence au Soi. Il est vrai que se pose là une divergence non point tant de traduction que d'interprétation. Cependant, mais essentiellement dans le Bouddhisme Mâhâyana, de nombreux textes, - outre ceux que nous avons déjà signalés à l'occasion -, se réfèrent expressément au Soi. Nous en citerons quelques-uns à titre d'exemple, en utilisant notamment la remarquable anthologie parue chez Fayard (9) : « Il (le Tathâgatagarbha) est le Soi suprême à cause du calme dû à l'épuisement différencié relatif au soi et au non-soi » (R.G.V. I) (5, p. 115).

« L'Âtman, c'est le Tathâgatagarbha. Tous les êtres possèdent la Nature de Bouddha : voilà ce qu'est l'Âtman. Cet Âtman, dès le début, est toujours couvert par d'innombrables passions : c'est pourquoi les êtres ne parviennent pas à le voir » (Mahâparinirvâ-Sûtra) (5, p. 115).

« Le Soi dont tu te rends compte dans ta conscience la plus intime apparaît dans sa pureté ; c'est là le Tathâgatagarbha (littéralement le sein du Bouddha), qui n'est point le domaine de ceux qui s'adonnent simplement au raisonnement » (Lankâvatârasutra) <sup>(30)</sup>.

« Ayant compris que le monde n'est que tendances latentes, dépourvu de soi et simple pousse de la douleur, il élimine cette vue du soi qui ne tend pas au bien des êtres et prend pour refuge la grande vue du Soi, de grand bien, car elle agit dans l'intérêt de tous » (Asanga : Mahâyânasûtrâlamkâra, XIV, 37, 38) (5, p. 245).

Le même passage dit un peu plus loin : « Lui (le Bodhisattva) qui, sans la Vue du Moi (limité), a ici la Vue du (Grand) Moi » ; « C'est en effet, l'illusion du moi individuel qui divise les êtres, alors que l'intuition du Moi universel, du Moi authentique, les unit » (4, p. 38).

« Dans la Vacuité immaculée, les Bouddha, grâce à l'acquisition du Soi éminent sans individualité, accèdent à la gloire du Soi puisqu'ils ont obtenu le Soi très pur » (id) (5, p. 266).

C'est donc bien au Soi que nous conduit la Doctrine du Bouddha. Ansanga nous le dit clairement, dans ce même Sûtra (X, 14) : « Le contemplatif qui toujours engendre la grande adhésion à la grande Doctrine mystique... parvient à la grandeur du Soi associé à d'incomparables qualités » (5, p. 110).

« Les adeptes d'autres doctrines voient l'Atman dans les cinq groupes d'éléments de l'existence. Ils s'attachent ainsi à saisir un Atman qui n'existe pas. Par inversion de cet attachement, est pratiquée la Prajnapâramita, et le fruit de cette pratique est l'obtention de la Perfection : le Paramâtman » (Ratnagotravibhâga) (5, p. 5).

« C'est l'essence infinie, le Tout favorable, le Soi universel, le parfaitement Eveillé, omnipotent, agent universel, détenant en lui tout l'animé et l'inanimé » (Indrabhûti : Jnânasiddhi) (5, p. 297).

« Tant que tu ne reconnais pas parfaitement le Suprême en toi-même, comment obtiendras-tu l'incomparable Corps ? Je l'ai dit : dès que cesse l'erreur, tu reconnais le Soi en toi-même ».

« O insensé, connais le Soi, Il n'est objet ni de méditation ni de concentration ni de récitation » (Saraha : Dohâkosa, 60, 62) (5, p. 342).

« La Nature-Propre des phénomènes, consistant en Prenable et Preneur (sujet et objet) etc..., telle que les Puérils l'imaginent, c'est là le Soi Imaginaire des phénomènes ; et c'est par ce Soi imaginaire que les phénomènes sont Sans-Soi ; mais non pas par le Soi ineffable qui est le Domaine des Bouddhas » (Vasubandhu : Vimshatikâ) (4, p. 66).

« Bien que l'âtman fût lié de diverses façons aux divers êtres, il en a cependant réalisé l'unité d'une façon manifeste, puisqu'il a pris dans son âtman compatissant les joies et les douleurs de ceux qui participent à l'âtman » (Jayavarman VII, stèle de Ta-Prohm, Cambodge) (4, p. 39).

« L'idée de paramâtman est contradictoire à la doctrine de nairâtmya ; néanmoins, le Bouddha a enseigné cette même doctrine comme moyen d'atteindre au paramâtman » (inscription B de Bat Cum, Cambodge) (4, p. 3).

### « CE QUI N'EXISTE PAS, VOILA CE QUI EXISTE... »

En résumé, le Bouddha a bien nié l'ego, le faux âtman de même qu'il a bien nié les fausses conceptions sur l'âtman. S'il a nié l'Atman, c'est de la même façon qu'il a nié le Bouddha, i. e. comme ne pouvant pas plus que le Nirvâna être un objet de saisie ou de compréhension intellec-

tuelle. Etant l'Absolu, le Bouddha est le Soi Cosmique, le Brahman, le Dharma, le Nirvâna, la Vacuité. Tous ces termes sont des désignations diverses d'une seule et même vérité inexprimable que seul peut comprendre celui qui l'a réalisé. Cet état est au-delà des notions d'être ou de non-être, d'existence ou de non-existence, de vie ou de mort. Dire de l'Atman, du Bouddha ou du Nirvâna qu'ils n'existent pas ne revient pas à leur nier toute réalité, bien au contraire : « Ce qui n'existe pas, voilà ce qui existe éminemment. L'absence complète de saisie est la saisie éminente » (Asaṅge : Mahâyâna-Sûtra-Lamkāra, IX, 78, 79) <sup>(5)</sup>.

Ne croirait-on pas entendre la Kena Upanishad : « Il est connu de celui qui ne le connaît pas ; celui qui le connaît, ne le connaît pas » (II, 3).

Il n'y a rien à connaître, il n'y a rien à saisir : il suffit d'être soi-même : « Lorsqu'on est en accord avec l'absolu, on parle d'éveil ; lorsqu'on est en accord avec les phénomènes, on parle d'égarement. Etre égaré, c'est avoir perdu le Cœur originel et sa propre demeure. Etre éveillé, c'est être éveillé à sa nature originelle et à sa propre demeure ». <sup>(51)</sup>

La Délivrance ne consiste pas à obtenir quelque chose, mais à lever les voiles de l'ignorance qui me font voir autre que je suis, et à réaliser ainsi ma véritable nature, ma nature de Bouddha, mon Soi. La confusion courante vient de ce que l'on prend le Soi pour ce qu'il n'est pas, i. e. un ego. Mais comment exprimer autrement mon authentique Réalité que comme ce qui est le plus intime de moi-même, mon Moi, mon Soi par rapport à cette contrefaçon éphémère qu'est l'ego. Même les maîtres bouddhistes ont parfois recours aux termes Moi ou Soi pour désigner mon être véritable. Taisen Deshimaru écrit ainsi : « En dernier recours, si nous abandonnons notre petit ego, nous pouvons atteindre un autre ego, l'Ego profond ». <sup>(9)</sup>

« Zazen c'est la re-création de soi-même, et c'est la compréhension du vrai soi ». <sup>(52)</sup>

Si le Bouddha a parfois nié le Soi, c'est pour qu'aucun autre concept ne fasse obstacle au total dépouillement sans lequel il n'est point d'extinction. Par la non-adhésion au Soi, il faut aller plus loin que l'idée de Soi elle-même, « au-delà du par-delà ». On ne peut rien dire du Soi, ni qu'il est, ni qu'il n'est pas, car le véritable Soi est l'absence de Soi. Du point de vue de l'Absolu, de l'Ultime, le concept de Soi n'est encore qu'une vérité relative, qu'une désignation. Le Bouddha se situe d'emblée au plus haut niveau, celui de la négation pure, par-delà toutes les contradictions.

Le Bouddha, l'Eveillé est celui qui n'a plus conscience de rien pas même d'être un Bouddha, pas même de cette sensation « Je suis », commune à tous les humains, y compris aux plus grands mystiques tant qu'ils n'ont pas encore accédé à l'Ultime. Ce « Je suis » est la cause initiale (si l'on peut parler de « cause ») et de l'illusion et de l'ignorance. Celui qui a conscience du : « Je suis Dieu », « Je suis Cela », « Je suis Bouddha » n'a pas encore franchi le seuil du Nirvâna. Le Bouddha n'aurait sans doute pas contredit Nisargadatta : « Mon état originel n'avait pas de forme, ne contenait pas de pensées. Je ne savais pas que j'étais. Mais soudain est apparu un autre état dans lequel j'avais une forme avec la pensée « je suis ». Ceci est l'état secondaire, l'état primordial n'a ni aspect, ni forme, ni « je suis », mais cet état secondaire a surgi de l'Absolu ». <sup>(23)</sup>

« Le « je suis » est le premier et le dernier point de la dualité. C'est l'ultime concept qui, lui aussi, doit être transcendé. Mais c'est du « je suis » que jaillira spontanément l'union avec le tout ». <sup>(23)</sup>

Il n'y a pas de Dieu ou de Bouddha en-dehors de nous-mêmes :

« Vous avez inventé un Dieu afin de pouvoir implorer quelqu'un pour vous reconforter, pour pouvoir mendier des grâces, vous rassurer. C'est cela la spiritualité. Tous ces anciens noms : Jésus, Bouddha, Krishna, ne sont que des mots vides que l'on se transmet de générations en générations ». <sup>(23)</sup>

Peut-être comprenons-nous mieux maintenant pourquoi le Bouddha a hésité avant d'enseigner la Voie et pourquoi il n'a rien enseigné sinon par la négation. Aucune affirmation, aucun concept ne pourront jamais nous mener nulle part ; ils risquent au contraire d'être une source d'incompréhension plus qu'autre chose : « Le monde de la spiritualité est une fraude, il ne peut exister que par la fraude. Beaucoup de sages font des concessions devant l'ignorance de leurs disciples, ils leur concèdent un concept, une forme, qui est immédiatement sacralisée, commentée et devient une complication, un embarras qui, après la mort du sage, fera naître mille disputes et controverses. Non, il faut tout jeter, se débarrasser de tout ». <sup>(23)</sup>

Le Bouddha n'a en tout cas concédé aucun concept, puisqu'il les a tous niés. Ce n'est pas le concept qui nous mène à la Délivrance, mais la Voie. On peut comprendre la Vérité, on ne peut pas la comprendre pour les autres : on ne peut que leur montrer le chemin, de même qu'on peut conduire une vache à l'abreuvoir, mais non boire à sa place. Le Bouddha nous découvre non pas une théorie, mais un chemin : celui de la cessation de la souffrance. En ce sens, le Chemin importe plus que le But auquel il conduit, mais qui, pour l'instant, nous reste incompréhensible. Le Bouddha est un pédagogue, un médecin plus qu'un philosophe ou un métaphysicien. La différence entre Hindouisme et Bouddhisme est en tout cas une différence d'accent, de nuance plus qu'autre chose. Au terme de notre étude, nous pouvons donc dire avec Ananda K. Coomaraswamy : « Le Bouddhisme semble différer d'autant plus du Brahmanisme, dont il est issu, qu'on l'étudie plus superficiellement ; mais plus on approfondit cette étude, plus il devient difficile de les distinguer l'un de l'autre, ou de dire sous quels rapports, s'il en est aucun, le Bouddhisme n'est pas réellement orthodoxe ». <sup>(14)</sup>

Le Bouddha est l'un des grands Maîtres Universels de la Non-dualité, l'un de ceux qui ont le mieux exprimé la Voie qu'avaient perdue les brâhmanes de son temps : « Tu n'es ni être, ni non-être, ni permanent, ni impermanent, ni éternel, ni non-éternel. Hommage à Toi, le Sans-Dualité » (Nâgârjuna : Parâmârthastava, 4). <sup>(5)</sup>

Puisque la Réalité se dérobe aux mots, toute spéculation sur elle est vaine. En définitive, seul le silence donne tout son sens aux paroles du Bouddha, et toute transmission authentique ne peut être que le fait d'une communication silencieuse par laquelle le Maître éveille le disciple, « I Shin den Shin », « de mon âme à ton âme » : « La réalité absolue est le silence des mystiques. Dès lors comment pourrait-on en discourir avec eux ? » (Candṛakîrti). <sup>(5)</sup>

Yves Moatty

NOTES : références des citations

(1) La Bhagavad Gîtâ, trad. A.-M. Esnoul & O. Lacombe, A. Fayard.

(2) O. Lacombe, Indianité, Les Belles Lettres.

(3) Henri Le Saux, Initiation à la spiritualité des Upanishads, Présence.

(4) K. Bhattacharya, L'Âtman-Brahman dans le Bouddhisme ancien.

Ecole Française d'Extrême-Orient, Maisonneuve.

(5) Le Bouddhisme, textes traduits et présentés sous la direction de Lilian Silburn, Fayard.

(6) Platon, Œuvres complètes, trad. L. Robin, La Pléiade.

(7) Walpola Rahula, L'enseignement du Bouddha, Seuil.

(8) Être, revue trimestrielle, n° 2, 1985.

- (9) Taisen Deshimaru, *Za-Zen La pratique du Zen*, Seghers.
- (10) René Guénon, *Mélanges*, Gallimard.
- (11) N. Stchoupak, L. Nitti & L. Renou, *Dictionnaire Sanskrit-Français*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Maisonneuve.
- (12) Jean Herbert, *Spiritualité hindoue*, Albin Michel.
- (12 bis) Jean Herbert, *L'enseignement de Râmakrishna*, Albin Michel.
- (13) Jean Herbert, *L'Hindouisme vivant*, Dervy-Livres.
- (14) Ananda K. Coomaraswamy, *Hindouisme et Bouddhisme*, Gallimard.
- (15) Alexandra David-Neel, *Le Bouddhisme du Bouddha*, Rocher.
- (16) H. Oldenberg, *le Bouddha*, R. Laffont.
- (17) *Les vers de la Doctrine (Dhammapada)*, trad. A. Chédel, Dervy-Livres.
- (18) Arthur Osborne, *Râmana Maharshi*, Rider & Company, Great Britain.
- (19) *Hymnes spéculatifs du Véda*, trad. Louis Renou, Gallimard.
- (20) *Six Upanishads majeures*, trad. Patrick Lebaill, *Le Courrier du Livre*.
- (21) Kabîr, *Au cabaret de l'amour*, trad. Ch. Vaudeville, Gallimard.
- (22) D. Ramsewak, *Pearls of Wisdom*, Graphico Ltd, Mauritius.
- (23) Sri Nisargadatta Maharaj, *Sois !*, Les Deux Océans.
- (24) *Le Veda, textes traduits et présentés sous la direction de Jean Varenne*, Les Deux Océans.
- (25) *Mythes et légendes extraits des Brâhamana*, trad. J. Varenne, Gallimard.
- (26) *Taittiriya Upanishad*, trad. E. Lesimple, Maisonneuve.  
*Svetâsvatara Upanishad*, trad. A. Silburn, Maisonneuve.
- (27) *Chândogya Upanishad*, trad. E. Senart, Les Belles Lettres.
- (28) Sri Krishna Prem, *Le Yoga de la Kathopanishad*, Rocher.
- (29) Maître Eckhart, *Sermons*, trad. J. Ancelet-Hustache, Seuil.
- (30) Aldous Huxley, *La philosophie éternelle*, Plon.
- (31) Hermès, *Le Vide*, Les Deux Océans.
- (32) Sankarâchârya, *Upadesa Sâhasrî*, trans. Swami Jagadânanda, Sri Ramakrishna Math, India.
- (33) *Nyânâtiloka, La Parole du Bouddha*, Maisonneuve.
- (34) P. Rambach, *Le Bouddha secret du tantrisme japonais*, Skira.
- (35) Taisen Deshimaru, *L'anneau de la Voie*, Cesare rancilio.
- (36) Sri Nisargadatta Maharaj, *Je Suis*, Les Deux Océans.
- (37) Ananda K. Coomaraswamy, *Le temps et l'Eternité*, Dervy-Livres.
- (38) *Brhadâranyaka Upanishad*, Sri Ramakrishna Math, India.
- (39) *Le plus beau fleuron de la discrimination, « Viveka-Cûdâ-Mani »*, trad. M. Sauton, Librairie d'Amérique & d'Orient, Maisonneuve.
- (40) Houei-Nêng, *Discours et sermons*, trad. L. Houlné, Albin Michel.
- (41) Henri Hartung, *Présence de Râmana Maharshi*, Cerf.
- (42) Ananda K. Coomaraswamy, *The Living Thoughts of Gotama the Bouddha*, Cassel & Co, London.
- (43) *Evangile selon Thomas*, Metanoia.
- (44) *La Bible, Nouveau Testament*, la Pléiade.
- (45) Angelus Silesius, *Pèlerin Chérubinique*, Aubier.
- (46) Guy Casaril, *rabbi Siméon Bar Yochai et la Cabale*, Seuil.
- (47) H. Leisegang, *La Gnose*, Payot.
- (48) M. de Candillac, *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Aubier.
- (49) Maître Eckhart, *Les Traités*, trad. J. Ancelet-Hustache, Seuil.
- (50) *Questions à un Maître Zen taisen Deshimaru*, retz.
- (51) *Les Entretiens de Mazu, Maître chan du VIII<sup>me</sup> siècle*, trad. C. Despeux, Les Deux Océans.
- (52) Taisen Deshimaru, *Vrai Zen*, *Le Courrier du Livre*.



# BIBLIOGRAPHIE

GILLABERT Emile. — LE PROCES DE JESUS A LA LUMIERE DE LA GNOSE. Préface de Raymond OILLET. Paris, Dervy-Livres éditeur, 1986.

Dans un ouvrage précédent<sup>(1)</sup>, Emile Gillabert avait dressé une puissante synthèse de la gnose des débuts de l'ère chrétienne, désormais accessible grâce à la découverte des manuscrits de Nag Hammadi. Il ne s'agissait pas - les adhérents de l'Association Métanoïa l'avaient bien compris - d'un nouvel ouvrage d'érudition ou d'exégèse mais d'une tradition retrouvée et désormais intégrée dans le vécu quotidien de ceux qui, comme lui, avaient subi le choc de la découverte.

L'ouvrage essentiel de cette bibliothèque providentielle, l'*Évangile selon Thomas*, était l'équivalent des écritures sacrées des traditions orientales. Vivant en profondeur ses logia, l'auteur se sentait engagé dans la gnose et s'en expliquait clairement : « On ne joue pas impunément avec la gnose. Ou bien on la traite comme un événement historique parmi d'autres, et, dans ce cas, elle se refuse à livrer son sens caché, ou bien on se sent impliqué par les questions qu'elle pose et on veut y répondre autrement que par le savoir »... Alors c'est une aventure : « On se jette à l'eau dans le sens du courant et on va là où il vous porte ».

Emile Gillabert a tenté cette aventure qui vous modifie en profondeur. Il en connaissait le risque : suivre le courant de la gnose, c'était aller à contre-courant des opinions reçues, c'était accepter une bouleversante remise en cause. C'était réviser le procès de Jésus.

Dans une excellente préface à l'ouvrage, Raymond Oillet fait ressortir l'enjeu et l'ampleur de cette réhabilitation.

Pratiquant avec joie ce retour à la vraie source, Emile Gillabert a étudié les 114 logia de cet enseignement ésotérique de Jésus-le-Vivant, celui qu'on dit ressuscité - mais ne l'était-il pas dès l'aube de sa douloureuse existence et lui fallait-il subir une spectaculaire apparition comme pour légitimer l'Institution et ses pouvoirs ?

Quoi qu'il en soit, l'auteur nous livre aujourd'hui une synthèse fondamentale, qui devrait faire date, de ce texte à la fois si simple et si subtil dans sa fraîcheur primitive, ce texte à facettes où chaque logion comporte infiniment de « lectures ».

Sans négliger pour autant l'étude érudite, Emile Gillabert n'a jamais cessé de vivre cette aventure dont il parle dans l'un des chapitres liminaires de ce nouveau livre. Il la vit si bien qu'il ressent au niveau psychique la douleur de ce scandaleux « procès ». On ne saurait s'en étonner. Nous savons bien qu'on n'escamote pas la psyché et que l'« âme » de Jésus-le-Vivant a parfois « souffert pour les fils des hommes » ivres de leurs fantasmes (log. 28).

Emile Gillabert se sent donc psychiquement coupable, impliqué comme nous tous dans le déroulement mensonger indéfiniment prolongé de ce scandaleux procès. Il ne s'agit évidemment pas de « péchés » à racheter... Engagé dans une fausse voie, le christianisme historique a trahi le message initial. Non ! Jésus n'a pas servi les illusions

trionphalistes de la masse et il a vainement tenté de les dissiper... Non ! Il n'a pas encouragé le messianisme : il a insisté sur l'ici et maintenant... Hélas ! C'était un dialogue de sourds avec les « disciples » qui, vainqueurs dans le temps, se font entendre dans les canoniques. Seuls quelques hommes, quelques femmes appelés à devenir « clandestins » ont saisi le vrai message de l'expérience directe et de la religion intérieure.

En assumant pleinement la réalité de cette culpabilité individuelle et collective, Emile Gillibert s'est donc attaché avec ferveur à voir « à la lumière de la gnose » ce « détournement » qui constitue la tragédie de l'Occident. Il l'a fait sans parti pris, avec le souci - car il ne s'agit pas de polémique - de relever les citations significatives, ultérieurement noyées dans les additions et les distorsions tardives. Il l'a fait notamment pour le plus gnostique des évangélistes synoptiques, et ce n'est pas un hasard s'il s'agit là de celui-là même que les cathares lisaient à leur manière : St-Jean.

Et comment ne pas se réjouir avec l'auteur lorsque, retrouvant les « clés de la gnose », il reconnaît non seulement l'essence même de la connaissance transcendante mais aussi le fameux document Q<sup>(2)</sup>, ce recueil de *dits* que les exégètes ont longtemps cherché en redoutant peut-être de le trouver...

La gnose éternelle a désormais en Occident ses lettres de noblesse. A chacun de faire dans l'intimité de son être, la « révision » du procès de Jésus.

Paule Salvan

(1) JESUS ET LA GNOSE, Dervy-Livres, Paris, 1981.

(2) De l'allemand : Quelle (source).

L'ABIME DE FEU, par Irina TWEEDIE. Préface de Charles Antoni. Editions l'Originel pour la traduction française, 1985. Chiron Diffusion, 40 rue de Seine, 75006 Paris.

Lire le témoignage irrécusable d'une femme particulièrement volontaire, et qui s'est libérée non sans courage à travers les enseignements - ceux bien connus de Métanoïa -, d'un authentique maître soufi, mais aussi grâce à son contact, à sa présence quasi-quotidienne, est un plaisir rare, d'autant plus précieux que le vécu rapporté dans « L'Abîme de Feu » se présente sous la forme d'un journal circonstancié, fourmillant d'anecdotes révélatrices. Journal qui commence en octobre 1961, sept ans après la première rencontre de l'auteur, Irina Tweedie, russe de naissance, avec la théosophie, pour finir en décembre 1966, après une aventure apparemment insoutenable - mais seul l'amour prévaudra, semble-t-il -, dans le silence de l'Himalaya...

Nous sommes quelque part en Inde, près de Kanpur, sur le Gange. Voici qu'Irina Tweedie, au caractère entier mais non rigide, visiblement avancée en âge comme en vérité, est mise sur la voie des « soufis d'or » (autrement appelés « les soufis du silence »), par l'entremise d'une amie pleine de compassion, elle-même disciple du maître dont il sera question plus loin, une amie convaincue en tout cas que M<sup>me</sup> Tweedie, mue par un ardent désir (désir au sens d'amour) de réalisation, a besoin d'un gourou qui ne soit pas un charlatan. Or donc, Irina Tweedie rencontre *Bhai Sahib* (« Frère Aîné » en hindi). Elle en éprouvera d'ailleurs un choc émotionnel si profond, à la résonance si étrange, qu'elle en com-

prendra d'emblée le sens : ce *Sat Guru* (véritable gourou), ne l'avait-elle pas vu en rêve « il y a longtemps » ? Lors d'une première rencontre, le maître, tout bonnement, lui dit de tenir un journal : « Un jour, ce sera un livre ». Le livre a paru en 1985 et porte le titre - superbe - de « *L'Abîme de feu* ». En près de 350 pages condensées (c'est dire !), qui se lisent par tranches savoureuses ou d'un seul trait, il permet d'appréhender toutes les phases, pas tristes ni toujours très gaies, par lesquelles le *Shishya*, tout entier fondu dans le maître, passe, vibre, souffre et se consume, jusqu'à l'annihilation totale de l'ego...

### CHAUDS COMME LA LAINE...

Charles Antoni, co-animateur aux Editions « L'Originel », à qui l'on doit sa contribution à la publication de ce qu'il est convenu d'appeler « un grand livre », note, à propos de cette quête à caractère hautement initiatique - témoignage brûlant qui rappelle d'autres cheminements (cf. « *La Piste* », de Madhuri) - que l'auteur a su se faire le témoin journalier d'un « processus douloureux qui passe par une mort à soi-même, par une destruction de nos « échelles de valeurs », et par l'extinction de l'Ego-Usurpateur (l'Ennemi de Toujours, dirons-nous). Mort volontaire appelée « *fana* » par les soufis, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que cendres, afin que de ces cendres renaissent une vie nouvelle et une liberté absolue »...

Par ailleurs, Ch. Antoni prend garde de rappeler que les grands enseignements préconisent toujours d'œuvrer au sein de la société (les Gnostiques en savent quelque chose !), et non de se soustraire au monde. Et de préciser : « Les soufis ont de tous temps vécu en hommes ordinaires (...) Ils sont dans le monde, mais non pas du monde »... Qu'en pense Bhai Sahib, le poète, qui chante toujours en persan ou en ourdou ? Il dit : « Nous sommes des gens ordinaires, vivant des vies ordinaires. Nous sommes rusés avec les gens rusés, simples avec les simples ». On a envie de citer partie du logion 39 d'*Evangile selon Thomas* : « Mais vous, soyez prudents comme les serpents et purs comme les colombes ». Une chose est sûre : le soufi est amour. Dans cet ouvrage rempli de dialogues, au milieu d'un décor qui fleure bon l'Inde, sa crasse comme ses parfums délicats, on apprend beaucoup sur le soufisme. Exemple : « Soufi, souligne Bhai Sahid, signifie laine. La laine est chaude. Si le cœur est chaleureux, c'est qu'il y a de l'amour. Quand vous voyez un Saint dont le cœur est doux et chaleureux, c'est un soufi ». Tant il est vrai qu'au plan physique, les soufis utilisent principalement le *chakra* du cœur et, d'ailleurs, « tout se passe de cœur à cœur et une seule vie suffit pour atteindre le but ». En lisant ce livre, on apprend donc beaucoup sur le système Soufi (notamment). On apprend, entre autres choses, que les soufis parlent rarement directement ; ils aiment à raconter une histoire, et quand ils ne chantent pas une chanson c'est pour dire une parabole. Telle est leur façon d'enseigner.

## DOULEUR D'AMOUR

Irina Tweedie, pour qui l'Inde est si belle, «si multiple, si incompréhensible, si profondément mystérieuse pour nous gens de l'ouest», use d'une image forte pour dire sa plénitude : «Le chemin d'amour est comme un pont de chevelure au-dessus d'un abîme de feu». Elle a réussi après bien des épreuves «sa» réalisation ; en refermant ce très beau journal, on a évidemment le vif sentiment qu'en ce qui la concerne, Dieu merci, le film est bel et bien fini. Ouf ! Quel boulot ! Il est vrai qu'elle est de celles et ceux qui ont assidûment pratiqué l'upanishad selon laquelle : «Si vous aspirez à la Vérité aussi fortement qu'un homme qui se noie cherche de l'air, alors, vous la saisirez en un tiers de seconde». Certes, il lui fallut plus de temps. Pour elle, «c'est la tâche du maître d'enflammer le cœur d'un feu si ardent de désir»...

Octobre 1966. D'une retraite solitaire dans les montagnes de l'Himalaya, Irina écrit une «lettre» à son révérend gourou qui a quitté son corps, comme on dit, le 24 juillet de la même année. D'ailleurs, ce n'est pas une lettre, mais plutôt un poème aux «pieds de lotus» de Bhai Sahid, son *Sheik*.

Ce Maharaj-là était bon et plein de compassion. Irina, elle, débordait de questions ; elle était surtout, le plus souvent, comme en révolte, pour ne pas dire en pleine dualité. Dur d'accepter. De se soumettre. De se fondre dans le maître pour une femme consciente d'une autre forme de soumission, «la personnalité de la femme, ayant été soumise depuis des millénaires, étant plus à même d'être influencée que celle de l'homme»...

Mais la «douleur d'amour» fut l'énergie motrice. Quant à l'initiation, il est à noter qu'elle lui fut donnée pour beaucoup par rêve. Normal : tout est si admirablement programmé ! Le maître le lui avait bien dit : «J'aimerais que vous teniez un journal où vous écrieriez jour après jour vos expériences ainsi que vos rêves. Quant à vos rêves, vous devez me les raconter ; je vous les interpréterai. Les rêves sont importants : ils sont comme un guide.» Irina Tweedie mue de toute éternité par un profond désir. «La lumière viendra à Toi à travers le désir» (citation d'un poète *Sufi* de Sind)...

Livre admirable. A lire sans attendre !

Daniel Escoulen

RENCONTRES AVEC UN ÉVEILLÉ CONTESTATAIRE : U.G.  
Edition des deux-Océans. Trad. de Paule Salvan. Paris, 1986.

U.G. parle aujourd'hui comme Jésus ou Houang-Po, comme le dernier Nisargadatta. S'impose donc absolument la lecture du petit livre que nous devons au courage de M. Rutter, éditeur des Deux-Océans, et au dévouement de notre précieuse amie Paule Salvan qui a traduit de l'anglais... Je ne reviendrai pas sur la première partie, la biographie et le récit de la «mutation», dont ces Cahiers ont déjà publié de larges extraits. Ce qu'il faut signaler maintenant, c'est l'importance exceptionnelle des entretiens qui suivent cette première partie. Ils sont regroupés en trois chapitres et l'un d'entre eux porte un titre qui semble fort un canular : «la mystique de l'illumination»... Et je crois que c'était le titre

du bouquin en anglais !!! Pourtant la tonalité se trouve d'emblée : « ce que je décris est votre état, votre état naturel... ce qui l'empêche de s'exprimer à sa manière propre, c'est votre effort pour devenir un autre... (or) l'état naturel est en dehors de toute expérience... P. 45. Et cent pages pour ne parler que de cela, prévenir les confusions, déjouer les mauvaises interprétations, éventuellement rabrouer leur auteur, insister sur toutes les mises au point nécessaires, dans une langue souvent verte, d'une ironie décapante, avec des accents de compassion aussi, et quelques images poétiques surprenantes... J'espère ne pas abuser des citations : allez vous-même à la découverte. Mais établir le catalogue des thèmes abordés par U.G. revient à dresser un plan de toute la Gnose et de son essentielle figure. Qu'est-ce que l'illumination ? Quels sont les obstacles à l'illumination ? A quoi sert la pensée ? Quel est le rôle de la conscience ? Y a-t-il quelque chose à faire ? Quelle est l'origine et la fin de la souffrance ? Paradoxe : le discours d'U.G. est incomparable par sa force iconoclaste, sa virulence contestataire, et parfaitement classique par ses thèmes. Et j'entends par «classique» : pur, intransigeant, sans concession à l'artifice d'aucune sorte. Son originalité peut-être consiste en cette démonstration géniale que l'état naturel échappe à tout concept, qu'il n'y a « personne » pour le vivre, qu'il est la vie en perpétuel mouvement, incluant tout, n'excluant que cette idée de perfection tant recherchée par les disciples de tout poil (une « idée folle » p. 102, « l'homme parfait n'existe pas » p. 143). Mais si je pose une devinette : qui a dit « la recherche prend fin avec la réalisation qu'il n'y a rien de tel que l'illumination... » ou « il n'existe rien de tel que l'illumination... ». Bon d'accord, c'est U.G. p. 92 et 149. Mais je le reconnais, il y a une certaine formulation qui est tout à fait neuve : « Faites vos valises et allez-vous en ! Voilà mon message » (p. 136). Cette frappe, quoique sans gourdin, a la vigueur requise pour cette fin de siècle. Cette violence de parole est sans doute un écho de celle qui a bouleversé ses cellules, provoqué sa métamorphose et qui s'exprime maintenant pour fracasser les obsessions intellectualistes et les prétentions moralisantes des interlocuteurs. Car l'Enseignement est en deux mots. Je ne cite pas, je résume : « la pensée est l'obstacle... la pensée dualiste... et notamment l'idée qu'il y a quelque chose à faire pour réaliser... ». Je proposerai néanmoins ce florilège : « ce que je vous dis... c'est simplement la description de la manière dont je fonctionne. Une description de l'état naturel de l'homme, c'est à dire la manière dont - délivré des machinations du mental - vous pouvez fonctionner vous-même ». (p. 46) Ce passage plus long mais que j'estime crucial et qui, encore une fois, ne devra pas vous dispenser de tout lire : « Qu'est-ce qui vous empêche d'être dans votre état naturel ?... Nous vivons tous dans une « sphère mentale ». Vos pensées ne sont que des pensées mais vous créez une contre-partie : le « penseur » qui lit chaque pensée. Votre effort pour contrôler la vie a créé un mouvement secondaire de pensée en vous et vous l'appelez « JE ». Ce mouvement de pensée en vous est parallèle au mouvement de la vie mais il en est séparé, il ne peut jamais être en contact avec la vie. Vous êtes une créature vivante et cependant vous menez votre vie entière dans le domaine de ce mouvement de pensée isolé et parallèle. Vous vous retranchez de la vie - et c'est contre nature. »

L'état naturel n'est pas un état sans pensée : c'est là l'un des plus grands canulars perpétrés des siècles durant à l'égard de pauvres Indiens sans défense... Vous ne serez jamais sans pensée tant que le corps ne sera pas réduit à l'état de cadavre, un cadavre très mort ! Etre capable de pensée est nécessaire à la survie. Mais dans l'état

naturel la pensée cesse de vous étrangler ; elle revient à son rythme naturel. Il n'existe plus de « vous » pour lire les pensées et les prendre pour les "siennes". Avez-vous jamais observé ce mouvement parallèle de la pensée ? Celui qui observe ce que vous appelez JE est effectivement le JE. Il crée une illusoire division de lui-même entre sujet et objet et c'est cette division qui lui confère une continuité. C'est en fait une nature divisionnelle qui opère en vous dans votre conscience. La continuité de sa propre existence est tout ce qui l'intéresse. Aussi longtemps que vous voudrez comprendre ce "vous" ou le transformer en une entité spirituelle, une entité sainte, belle ou merveilleuse, ce vous va continuer. Si vous ne vous souciez pas de l'entretenir, il n'est plus là, il a disparu..." (P.58 / 59). En plus bref, "Dans l'état naturel, il n'existe pas d'entité..." (P.49). Vous avez compris, toute la recherche engraisse le "sacré business" ou commerce du sacré...

K. ce «gentleman victorien» qui a cru trouver la bonne méthode — l'attention totale, sans choix— n'est qu'un «professionnel de la bien-faisance» qui aurait dû se retirer depuis longtemps. (P.148). Ayant fait le deux, qu'allez-vous faire ? U.G. vous flanque un coup de poing. Tout ce que vous tenterez de faire va prolonger l'existence de celui qui a fait le deux. L'intention de ne plus rien faire peut même receler un piège. "Il faut laisser faire bien qu'il semble qu'il y ait là encore un soupçon d'acte volontaire superflu..." (P.94). Et pourtant, laisser-faire, «surrender», c'est rendre possible l'explosion qui va délivrer l'énergie figée dans l'aliénation personnelle, égotique... (Pp.101, 111, 120). J'en vois qu'un tel déferlement inquiètera : et pourtant si "l'état naturel n'a absolument aucune relation avec la «morale», il n'est pas pour autant immoral : c'est impossible pour lui d'être immoral (P.108). Qu'aurait donc à faire l'homme moral, l'homme mental d'une telle vérité qu'on trouve aussi bien chez Jésus, Houang-Po et Nisargadatta : «le Brahman que vous souhaitez pour l'avenir est déjà là et rien d'autre n'arrivera.» Pp. 126, 127). Parce que l'Absolu est l'Absolu, inaltérable, l'homme égaré par son imagination ne peut ni s'aider lui-même, ni être aidé par quiconque. «Je suis dans l'état naturel mais je ne peux pas aider quelqu'un parce que c'est mon état —pas le sien.» (P.143). Toute expérience étant créée par la pensée (P.147) c'est une faim entièrement nouvelle d'un état où vie et pensée ne se trouvent plus dissociées dans la représentation d'un moi (Pp 131, 143) qui peut seule donner le courage de «laisser tomber tout cela» (P.152) «Ce que vous cherchez, vous l'avez» (P.154) Il suffit de cesser de faire comme le chien qui court après sa queue et tourne sur place... Aux amateurs d'affirmations moins extrémistes, U.G. concède que le processus personnel, entièrement dépiqué, peut «ralentir» d'abord... (P.151) et qu'il peut y avoir, à moyen terme, un processus de déconditionnement. Mais attention de ne pas faire d'une approche négative, une nouvelle approche positive (P.155). Ou bien on accepte le fait naturel : «il n'y a rien à faire»; ou bien on «poursuit» sur place —ce qui rejoint l'enseignement de Jésus (log. 56) où le monde dualiste est comparé à un cadavre, un état cadavérique qui inclut la représentation que j'ai formée de moi-même. L'Inconnu absolument inconnu, c'est là seulement où il n'y a pas de «moi» pour en faire l'expérience ! Je n'oublierai pas de citer pour finir : «Ne prenez pas ce que je dis à la lettre...» P.85 Manière de vous rendre (?) votre liberté d'interpréter comme vous l'entendez...

# POÉSIES

- Tout est dit -  
ci-gît l'illusionniste  
le savant jongleur d'images et de mots...  
dans l'édifice lézardé  
le clown s'est immobilisé,  
finie la comédie  
les masques sont figés

Seule  
peut-être encore  
l'évidence du ciel  
où se dissout l'attente,  
et l'éclat de la fleur  
fait de fragilité  
le jeu du clair-obscur  
sur l'écorce des formes,  
et le songe du vent  
sur la vague des jours

Soul  
ce regard unique  
où danse la lumière  
témoignage d'amour  
et de sérénité,  
ferment de vie  
graine d'éternité.

Mireille

Où que j'aïlle  
je m'étonne d'être plusieurs  
perdus sous mes manteaux  
à tenter de sortir notre moi véritable  
à mourir d'avoir été

j'aurais voulu qu'on s'aime  
et qu'on demeure quelque part  
peut-être n'y a-t-il  
rien à faire que boire  
l'air et l'eau  
sans nous les marécages  
se dispersent en mille oiseaux

bêtement il se peut  
que tombe le vent  
et s'ouvre l'étrange lagune  
où meurent le mensonge et la vérité.

Manoune

Cela ne dure pas  
et pourtant cela est éternel  
bref éclat de luciole  
un instant  
qui se fige

il y a  
une fenêtre ouverte  
un paille-en-queue<sup>(1)</sup> s'efface  
la dansé de la mer  
et derrière les nuages  
pas un son  
mais pour l'entendre  
- personne -

déjà  
avant les mots  
le jeu

un glissement furtif  
elle apparaît  
- ta vie -

était-ce un rêve  
sans doute  
un regard  
qui se cherche  
à l'image de lui-même.

Y.M.

(1) Oiseau des tropiques appelé aussi phaëton.